

LE

PORTRAIT DU PENDU,

OU

LE PEINTRE ITALIEN.

PIÈCE COMIQUE EN TROIS ACTES;

Par ^k DIEULAFOI,

ARRANGÉE PAR M. CARMOUCHE.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte
Saint-Martin, le 5 octobre 1827.



PARIS,
BEZOU, LIBRAIRE,

SUCESSEUR DE M. FAGES,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE, BOULEVARD SAINT-MARTIN,
N^o. 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

~~1827~~

1827.

PERSONNAGES

ACTEURS.

RAPHAEL STÉPHANO, peintre.....	M. MOESSARD.
LAURA, sa fille.....	Mlle. JONAS.
NINETTA, femme-de-chambre.....	Mad. ZÉLIE PAUL.
LÉONARDE, vieille gouvernante.....	Mad. ST.-AMAND.
GONZALVI, podestat.....	M. DUGY.
LÉON, son fils, jeune étudiant.....	M. JEMMA.
DON SALVATOR, officier espagnol.....	M. MÉNIER.
CÉSAR, lazaronne.....	M. FRÉDÉRIC.
SALPÉTRINO, chirurgien-barbier.....	M. GRANGER.
BASILE, domestique de Léon, et son frère de lait.....	M. PIERSON.



La Scène est à Naples.



LE

PEINTRE ITALIEN.

PIÈCE COMIQUE EN TROIS ACTES.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une rue isolée. Maison antique à droite. Dans le fond la perspective d'une prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉSAR, DON SALVATOR.

(Ils entrent d'un air mystérieux par la gauche.)

D. SALVATOR.

Me diras-tu enfin où nous allons, et ce que tu as fait depuis trois jours que je ne t'ai vu ?

CÉSAR.

Vous saurez tout, Monsieur ; suivez-moi toujours.

D. SALVATOR.

Mais, enfin.....

CÉSAR, regardant la maison.

Je me reconnais : voilà le nouveau logement du peintre Stéphano.

D. SALVATOR.

Quoi ! dans ce quartier reculé ?

CÉSAR.

Oui, Monsieur. Cette maison convient d'abord à son avarice. En second lieu, sa proximité de la prison d'état et de ses cachots, n'est pas indifférente au génie sombre dont vous savez que la nature a doué cet artiste.

D. SALVATOR.

Voilà donc où respire cette ingrate Laura que je n'ai pu ni attendre....

CÉSAR.

Ni enlever.

D. SALVATOR.

Ah ! j'espère que cette fois...

CÉSAR.

Doucement, Monsieur, doucement ; il y a six mois, à votre premier passage dans cette ville, la fille de Stéphano avait le cœur libre, et elle n'eût à vous opposer, comme vous savez, qu'une certaine réputation de liber....

D. SALVATOR.

Plâit-il ?

CÉSAR.

Je dis, Monsieur, qu'elle n'eût à vous opposer qu'une certaine liberté d'affections, une aisance de caractère et de conduite qui convient parfaitement à un officier tel que vous ; mais dont une jeune personne, qui ne sait encore rien, est toujours effrayée. Aujourd'hui la scène est un peu changée.

D. SALVATOR.

Comment ?

CÉSAR.

D'abord, la jeune personne sait quelque chose ; le voyage de Rome qu'on lui a fait faire pour la dérober à vos poursuites, a produit un rival.

D. SALVATOR.

Un rival !

CESAR.

Oui, Monsieur ; ce rival se nomme Léon, c'est le fils d'un certain Gonzalvi, homme dur et sévère, qui l'avait envoyé étudier à Rome. Léon a vu Laura à la promenade, il s'est attaché à ses pas, il lui a donné des sérénades ; et lorsque la petite course que vous avez faite de votre côté a donné à Stéphano le courage de rappeler sa fille, le jeune homme qui a trouvé que Laura était infiniment plus agréable à poursuivre que ses études, leur a dit

brusquement adieu, et s'est rendu à Naples, où il se tient caché depuis six jours, à cause de son père, qui n'est pas homme à lui pardonner une licence si éloignée de celles qu'il devait prendre.

D. SALVATOR.

Mais d'où diable as-tu tiré tous ces détails?

CÉSAR.

Le ciel, Monsieur, aide les bonnes gens; vous savez que je ne néglige aucune de ses faveurs.

D. SALVATOR.

Oui, je sais que tu es un coquin sans reproche.

CÉSAR.

Le valet de ce Léon, élevé dans la maison de Gonzalvi, et qui plus d'une fois m'a donné des preuves d'intérêt, lorsqu'à la porte de l'hôtel, couché nonchalamment au soleil, j'attendais que la Providence vint au secours du pauvre Lazarone; ce valet, dis-je, qui de plus est son frère de lait, a eu besoin d'épancher ses secrets dans le sein d'un honnête homme; il m'a rencontré, et comme il ignore que je suis à votre service, il s'est empressé de me conter son histoire, et même de me demander des conseils.

D. SALVATOR.

A toi?

CÉSAR.

Et ce n'est pas sans raison; il m'a vu à l'œuvre dans une certaine aventure amoureuse, où il fut témoin de la dextérité avec laquelle j'enlevai à un agent de l'autorité, qui venait pour m'arrêter, le signe distinctif de sa profession, dont je me servis sur-le-champ pour l'arrêter lui-même; et depuis, le drôle me vénère presque autant que je le mérite.

D. SALVATOR.

Tu sais donc au juste où en est cet amour?

CÉSAR.

Cet amour n'est pas très-avancé, il n'en est encore qu'aux œillades et aux airs de guitare. Vous connaissez l'extrême circonspection de Laura; mais par malheur, elle a amené avec elle, de Rome, une friponne de Ninetta à qui les airs de guitare ne suffisent pas.

D. SALVATOR.

Qu'est-ce donc que cette Ninetta?

CÉSAR.

Un démon de malice, de ruse et d'hypocrisie: une soubrette enfin; le plus friand morceau qui ait jamais agacé ma sensibi-

lité. Mais la sournoise aime Basile, et hâte de toute la force de son amour les succès de votre rival.

D. SALVATOR.

Il faut éconduire ce Léon et cette Ninetta avant deux jours.

CÉSAR.

Bah! il y en a trois que j'ai mieux fait.

D. SALVATOR.

Quoi donc?

CÉSAR.

Est-ce que le génie de César reculerait devant un écolier et une soubrette de vingt ans.

D. SALVATOR.

Parle donc.

CÉSAR, regardant chez Stéphano.

Si nous nous retirions un peu...

D. SALVATOR.

Il n'y a aucun danger; je ne suis connu là-dedans que de Laura et d'une vieille gouvernante qui doit être morte.

CÉSAR, très-mystérieusement.

Sachez donc, Monsieur, qu'une veuve respectable qui a pour moi un fond d'estime toute particulière...

D. SALVATOR.

Pour toi?

CÉSAR.

Oui, Monsieur; je suis très-estimable quand je m'en mêle. Cette veuve, depuis quelque temps au service de la sœur de Stéphano, dont elle a gagné la confiance, est venue m'apprendre, il y a trois jours, que Laura avait prié sa tante de prendre secrètement quelques informations sur le compte du jeune Léon; or la tante ne faisant rien que par la veuve, et la veuve ayant la bonté de ne rien faire sans moi, vous jugez que les informations que Laura recevra...

D. SALVATOR, apercevant Salpétrino.

Paix; voici quelqu'un.

SCÈNE II.

CÉSAR, SALPÉTRINO, DON SALVATOR.

(*Salpétrino vient par le fond, à gauche, et va directement à la porte de Stéphano. César et D. Salvator se retirent à gauche.*)

D. SALVATOR.

On va chez Stéphano ; quelle espèce d'homme est-ce là ?

CÉSAR, l'observant.

Si je ne me trompe, c'est maître Salpétrino, chirurgien de la prison, et tout-à-la fois homme d'affaires et barbier... brocanteur s'il en fut jamais, Florentin de naissance, Arabe par caractère, et Juif de profession.

D. SALVATOR.

Tu le connais ?

(*Salpétrino frappe à la porte de Stéphano.*)

CÉSAR.

De réputation. Du reste, original qui s'avise de ressembler à une ordonnance : il ne parle que par préambules et par considérans.

(*Salpétrino frappe encore.*)

LÉONARDE, du dedans.

Qu'est-ce qui est là ?

D. SALVATOR.

Sauvons-nous ; je reconnais la voix de la vieille Léonarde, elle qui devrait être morte !... viens et ne quittons pas les alentours de cette maison.

(*Ils se sauvent par le fond à droite.*)

SCÈNE III.

LÉONARDE, SALPÉTRINO.

LEONARDE, ouvrant sa porte.

Ah ! M. Salpétrino, soyez le bien-venu ; qu'y a-t-il pour votre service ?

SALPÉTRINO.

Peu de choses ; je me figure, dame Léonarde, que vous avez

considéré plus d'une fois combien la vie de l'homme est transitoire et fugitive.

LÉONARDE.

Hélas ! oui.

SALPÉTRINO.

Vous savez donc qu'il faut s'empressez de faire la veille ce qu'on serait tenté de remettre au lendemain ?

LÉONARDE.

Assurément.

SALPÉTRINO.

D'autant que l'industrie humaine est devenue si active...

LÉONARDE.

Quelle aimable conversation.

SALPÉTRINO.

Qu'y a-t-il donc d'aimable ?

LÉONARDE.

Eh ! mon dieu, le plaisir de causer avec vous ; vous êtes d'une lenteur, vous ne dites jamais ce que vous voulez dire, cela fait qu'on a le bonheur de parler plus long-temps.

SALPÉTRINO.

D'une lenteur... Moi, je vous le demande, Salpétrino ! ce nom seul indique la vivacité de mon caractère. Tout ce que je vous dis est indispensable pour vous demander si votre maître est chez lui.

LÉONARDE.

Oui, monsieur Salpétrino, il y est... Permettez qu'à mon tour...

SALPÉTRINO, l'interrompant.

Est-il seul ?

LÉONARDE.

Non, il est dans ce moment avec le seigneur Gonzalvi, son nouvel ami, celui qui vient d'être nommé podestat.

SALPÉTRINO.

Ah ! ah !

LÉONARDE, avec volubilité.

Voilà ce que je voulais vous apprendre : il y a ce soir un grand souper chez Gonzalvi, en réjouissance de sa nomination, et je soupçonne qu'il est venu, en bon voisin, prier monsieur et mademoiselle d'y assister.

SALPÉTRINO, impatienté.

Mais tout cela m'importe fort peu. Croyez-vous que votre maître sorte bientôt?

LÉONARDE.

Monsieur a dit qu'il ne sortirait qu'après le retour de mademoiselle.

SALPÉTRINO.

Comment ! Stéphano laisse sortir sa fille, à présent ?

LÉONARDE.

Au contraire, depuis l'entreprise d'un certain officier, il est plus sévère que jamais sur cet article ; mais comme la prison n'est qu'à deux pas, mademoiselle Laura a témoigné tant d'envie de voir la cérémonie funèbre qui s'y fait aujourd'hui, que monsieur leur a permis cette petite récréation...

SALPÉTRINO.

Cela posé, et considérant...

LÉONARDE.

Ah ! ça, écoutez-moi ; vous voilà tout à propos pour m'expliquer ce que c'est que cette cérémonie.

SALPÉTRINO.

De quoi diable vous occupez-vous ? écoutez ce que j'ai à vous dire.

LÉONARDE, l'interrompant.

Oui, je vous écoute. On dit que c'est le comte de Lemos qui en a fait tous les frais.

SALPÉTRINO.

C'est vrai.

LÉONARDE.

Et qu'il protégeait singulièrement le défunt.

SALPÉTRINO.

C'est encore vrai. Vous direz à monsieur Stéphano...

LÉONARDE.

Ce défunt était donc un homme de naissance ?...

SALPÉTRINO.

Et oui ; c'était un gentilhomme attaché à une famille puissante...

LÉONARDE.

Il se nommait ?.....

SALPÉTRINO.

Chut !.... Léonarde... il s'appelait... chut !.... son caractère entreprenant et hardi lui fit embrasser un parti dans les derniers événements.

Le Peintre.

LÉONARDE.

Voilà bien ce qu'on a dit dans le quartier ; mais est-il vrai que dans ces intrigues politiques, il ait eu des aventures comme médecin, soldat, général, et qu'il ait essuyé tous les malheurs que l'on raconte.

SALPÉTRINO, impatienté.

Oui, oui, oui ; il a eu assez de mérite pour cela. Il a fait des choses merveilleuses. Il tendait à gouverner l'état. A la tête d'un parti puissant, et sur le point de réussir dans ses projets, il fut trahi par les siens Forcé de fuir, il échappa long-temps à toutes les recherches, sous les divers déguisemens qu'il savait prendre... Enfin, arrêté et soustrait à tous les regards, il fut conduit dans cette prison, où il s'est pendu de désespoir.... Serviteur.

(Il veut s'en aller.)

LÉONARDE.

Eh ! quoi ! vous ne voulez pas voir monsieur ?

SALPÉTRINO.

Mais, vous-même, vous ne voulez pas m'entendre. Il y a une heure que je vous prie de dire à monsieur Stéphano que je désire l'entretenir en particulier, et que je repasserai ce soir pour cela... Considérez que je vous dis, ce soir....

LÉONARDE.

Cela suffit.

SALPÉTRINO, en s'en allant.

Peste soit de la bavarde !

SCÈNE IV.

LÉONARDE, seule.

(Pendant son monologue elle gagne la gauche.)

Ah ! quel causeur que cet homme ; c'est pourtant un bon ami de mon maître, et qui lui est fort utile. Il a le talent ; tout bon homme qu'il paraît être, de vendre un méchant tableau mieux qu'un peintre n'en saurait vendre un bon.

SCÈNE V.

LAURA, NINETTA, LÉONARDE, ensuite LÉON
et BASILE.

NINETTA, marche en avant, et se dit à part.

Le seigneur Léon nous suit, comment faire ?

LAURA.

Qu'as-tu donc ?

NINETTA.

Moi, rien ; je....

LÉONARDE.

Ah ! vous voilà , mesdemoiselles.

NINETTA , à part.

Et Léonarde , pour surcroît d'embarras !

(Léon et Basile paraissent , ils passent et repassent , plusieurs fois , comme des gens qui se promènent .)

LÉONARDE.

Hé bien , Ninetta , êtes-vous contente d'avoir vu les honneurs funèbres qu'on a rendus à ce grand aventurier ?...

NINETTA.

Mais , comme cela.

LAURA.

Tu es difficile.... c'est une des plus belles cérémonies que j'aie vues de ma vie.

NINETTA , regardant du coin de l'œil Léon et Basile.

Ma foi , mademoiselle , il est des objets beaucoup plus agréables à voir. J'aime les vivans , moi.

LÉONARDE.

Ah ! que voilà bien un propos de jeune fille. Les vivans ! belle misère , en comparaison.... *(Elle fait la révérence à Basile qui , en ce moment , saluait Ninetta .)* Monsieur !...

NINETTA , se retournant vers elle.

Que faites-vous donc ?

LÉONARDE.

C'est un très-beau jeune homme qui passe , et qui me salue.

NINETTA.

Eh ! est-ce que vous faites attention à ces misères , vous ?

LÉONARDE.

Et pourquoi pas , s'il vous plaît ?

LAURA.

Allons , Ninetta , rentrons.

NINETTA.

Quoi , sitôt ?

LAURA.

Mon père doit m'attendre.

LÉONARDE.

Oui, mademoiselle. il vous attend là-haut avec le seigneur Gonzalvi.

LÉON, dans le fond à part.

Qu'entends-je? mon père?

NINETTA, à part.

Oh! la mandite vieille! (*haut*) Mademoiselle, n'aviez-vous pas le projet d'envoyer chercher aujourd'hui une certaine lettre que votre tante vous a promise, pour des renseignements...

LAURA.

Il est vrai.

NINETTA.

Voilà la bonne Léonarde, qui ne demande pas mieux que de vous rendre ce service.

LÉONARDE, avec humeur.

Qui vous a dit cela?... mais si mademoiselle l'ordonne...

NINETTA, d'un air caressant.

Elle vous en prie; n'oubliez pas que la nouvelle maison qu'habite la signora Clara, est au bout de la rue de Florence, en face de l'hôtel des Incurables.

LÉONARDE.

Les Incurables, je connais cela...

LAURA.

Et nous rentrons.

NINETTA.

Mais, mon dieu, comme vous êtes pressée de vous renfermer; moi je trouve aujourd'hui l'air si doux, si pur...

(*Léon et Basile s'avancent.*)

LÉONARDE, en sortant, fait une révérence à Léon et Basile, qui la saluent, et ont l'air de se retirer.

Oh! que les jeunes gens sont polis aujourd'hui.

SCENE VI.

LAURA, NINETTA; LÉON et BASILE, *écoutant.*

NINETTA.

Et puis, Mademoiselle, il y a si long-temps que nous n'avons parlé de Rome.

LAURA.

Que veux-tu que nous disions de Rome, puisque nous sommes à Naples.

NINETTA.

Avez-vous remarqué ce matin, dans la nef, un certain manteau vert qui enveloppait un jeune homme?...

LAURA.

Quoi! c'était lui?

NINETTA.

J'ai frémi en le reconnaissant.

LAURA.

Mais, Ninetta, conçois-tu la conduite de ce jeune homme? elle n'est pas trop franche, au moins; quitter son Université, me suivre à Naples, me donner mille preuves d'une passion véritable, et s'obstiner cependant à rester dans l'ombre et le mystère...

NINETTA.

Permettez, Mademoiselle; il faut bien commencer par observer.....

LAURA.

Non; l'amour n'est bien rassuré que par l'estime, et le mystère ne l'a jamais inspiré. Ce valet de Léon ne t'a jamais dit un seul mot de la famille de son maître, de ses projets, des ses espérances? nous ignorons peut-être jusqu'à son véritable nom?

NINETTA, se retournant vers Léon.

Il est vrai que cet article est un peu louche; de sorte que ce jeune homme a fait peu de progrès dans votre cœur?

LAURA, soupirant.

Ah! Ninetta.

NINETTA, d'un ton hypocrite.

Plait-il?

LAURA.

Si je pouvais croire que tu ne lui répéteras jamais ce que j'aurais à te dire?

NINETTA.

Comptez-y, Mademoiselle; je jure qu'il n'apprendra rien de ma bouche.

LAURA.

Hé! bien, Ninetta, je t'avouerai que malgré toute ma raison, malgré les soupçons que sa conduite mystérieuse est faite pour inspirer, mon cœur ne peut plus se détacher de lui; autant le premier aspect de cet audacieux Don Salvator m'avait causé d'effroi... Mais, mon dieu! prends bien garde?

NINETTA.

Soyez tranquille, vous dis-je, ce n'est pas moi qui parle.

LAURA.

Autant les premiers regards de Léon me parurent doux et enchanteurs. Je sentis que je ne pouvais être heureuse que par lui, et je ne forme plus qu'un désir, c'est que les informations que j'attends de la signora Clara, ne détruisent pas la plus douce espérance de ma vie.

LÉON, s'avancant avec passion.

Ah ! Mademoiselle, quelque soit le danger que je cours à me montrer..

STÉPHANO, appelle en dedans.

Léonarde!..

(Léon et Basile s'enfuient à toutes jambes par le fond, à gauche.)

LAURA, se retournant.

Qu'est-ce donc ?

NINETTA.

Deux poltrons qui se sauvent.

SCENE VII.

GONZALVI, STÉPHANO, LAURA, NINETTA.

STÉPHANO, sortant de chez lui avec un petit tableau sous le bras.

Léonarde ? (*A sa fille et à Ninetta.*) Comment, vous voilà ? que faites-vous dans la rue ?

NINETTA.

Monsieur, nous arrivons.

STÉPHANO.

Eh bien, rentrez ; je ne veux pas que l'on cause dans la rue. — Pardon mon ami. — Mais où donc est cette Léonarde ?

(*Laura rentre après avoir salué Gonzalvi qui passe à gauche.*)

NINETTA.

Mademoiselle l'a envoyée savoir des nouvelles de sa tante qui est un peu incommodée.

STÉPHANO.

En ce cas, dites à Pascal qu'il descende à cette porte.

NINETTA.

Oui, Monsieur.

(*Elles rentrent.*)

SCÈNE VIII.

STÉPHANO, GONZALVI.

STÉPHANO.

Pardón, seigneur, mais la témérité d'un certain officier, dont je vous ai parlé, me force à prendre une foule de précautions.... Mais, pour revenir à votre affaire, de grâce, réfléchissez encore à ce que vous me demandez.

GONZALVI.

Non, je suis inflexible; ce sont les premières fautes qu'un père judicieux doit punir avec le plus de rigueur.

STÉPHANO.

D'accord; mais la faute de votre fils..

GONZALVI.

Comment? ne vous paraît-elle pas assez grave? Quitter ses études, abandonner ses maîtres pour suivre une femme qu'il rencontre à la promenade?... une étrangère, dont personne ne connaît ni les mœurs ni l'existence?

STÉPHANO.

Il y a beaucoup de ces étrangères-là.

GONZALVI.

Qui appartient à je ne sais qui?

STÉPHANO.

C'est vrai.

GONZALVI.

Peut-être à quelque vieux sot?

STÉPHANO.

C'est bien possible.

GONZALVI.

Ou bien à quelque fripon?

STÉPHANO.

Je ne dis pas non.

GONZALVI.

En un mot, si vous êtes jaloux de cimenter entre nous l'amitié que le voisinage a commencée, j'exige que vous me serviez de votre crédit. Vous allez chez le duc de Lermينيا notre premier ministre?

STÉPHANO.

Oui ; je vais porter à sa jeune épouse , que les vapeurs désolent , ce petit intérieur de tombeau , pour tâcher de la distraire.

GONZALVI.

Hé bien , son excellence ne vous refusera pas l'ordre que je demande pour faire enfermer mon libertin. On ne me dit pas précisément quelle route il a prise , mais une fois l'ordre obtenu , les moyens que ma nouvelle place a mis dans mes mains , me le feront bien trouver. Il se nomme Léon.

STÉPHANO.

Allons , je tâcherai de me souvenir de tout cela.

GONZALVI.

Souvenez-vous aussi que vous soupez ce soir chez moi , et que je passerai pour vous prendre.

STÉPHANO.

Oh ! pour le souper , ne craignez pas que je l'oublie. A revoir.

GONZALVI.

A revoir.

(Ils s'en vont par des côtés opposés ; Stéphanon à gauche. Durant cette scène , Ninetta a souvent entrouvert la porte , et l'a refermée lorsque Stéphanon y regardait.)

SCENE IX.

BASILE , NINETTA , LÉON.

NINETTA , descendant la scène.

Ils sont partis.

LÉON , accourant transporté de joie.

Ah ! Ninetta , je suis le plus fortuné des hommes. Il faut que je la voie , que je l'adore , que je meure à ses pieds.

NINETTA.

Quel transport ! hé , pourquoi n'y mourriez-vous pas tout-à-l'heure ?

LÉON.

Oh ! tout-à-l'heure , certaines raisons....

BASILE,

Monsieur aurait voulu mourir , qu'il ne pouvait pas.... faut qu'il fasse son testament ; je dois hériter.

NINETTA, avec soupçon.

Ma maîtresse a raison, vous avez des secrets....

LÉON, vivement.

Tout va s'éclaircir ; je ne brûle de voir Laura que pour la rassurer sur toutes ses inquiétudes ; allons , ne tardons plus , conduis-moi près d'elle.

NINETTA.

Perdez-vous la tête ? Et par où ?

LÉON.

Parbleu ! par cette porte.

NINETTA.

Comment , par cette porte, et mon honneur, donc !

BASILE.

Ah ! bah ! si ce n'est que ça !...

NINETTA.

Eh bien , oui ; mais Pascal qui veille là-dedans ; et monsieur Stéphano, qui peut rentrer à chaque minute.

BASILE.

Elle a raison , monsieur ; sans compter son honneur, Pascal et monsieur Stéphano , ça fait deux obstacles.

NINETTA, lui donnant un soufflet.

Impertinent !

LÉON.

Je ne pourrai donc jamais voir Laura , lui parler !...

NINETTA.

Je ne dis pas cela ; mais n'attendez rien de contraire à mes principes.

LÉON.

Peste soit de tes principes ! Ne peux-tu , sans les blesser, m'apprendre au moins qu'elle serait l'heure la plus favorable ?

NINETTA.

Vous m'en demandez trop... Il n'y a qu'un seul moment dans la journée : c'est l'instant où monsieur va faire son tour de promenade , et cela lui arrive tous les soirs à sept heures.

LÉON, enchanté.

A sept heures ?....

NINETTA.

Oh ! n'espérez tirer aucun parti de ce que je vous dis là.

LÉON.

Ce n'est pas mon intention.... Tu dis donc qu'alors....

Le Peintre.

NINETTA.

Alors, mademoiselle et moi nous nous rendons dans l'atelier, nous prenons chacune notre guitare; et comme il y a là un balcon qui donne sur la rivière....

LÉON.

Un balcon ?

NINETTA.

Oui, Monsieur.

LÉON.

C'est charmant !

NINETTA.

Pourquoi donc ? Oh ! ne vous y fiez pas : ce balcon est très-haut, il est inabordable, et il n'y a qu'une petite porte au-dessous.

LÉON.

Dont tu as la clef ?

* NINETTA.

Non pas.... heureusement.... J'aime bien mieux que cette clef soit au pouvoir de Léonarde.

LÉON.

Quoi ! cette vieille qui était là tout-à-l'heure ?

NINETTA.

Elle porte à son trousseau toutes les clefs de la maison, et je suis bien sûre que vous ne lui enlèverez pas celle-là, quoiqu'elle soit la plus petite.

LÉON, transporté.

Ah ! ma chère Ninetta !

NINETTA, en rentrant.

Qu'avez-vous donc ? Non, monsieur, je ne dis rien, je ne me mêle de rien ; que chacun fasse comme il l'entend ; mes principes me défendent de vous instruire de la moindre chose, et je n'écoute que mes principes. (*Elle s'enfuit.*) Adieu, monsieur, adieu, je suis incorruptible.

BASILE, courant après elle.

Oh ! dieux ! quelle tigresse que cette femme-là ! On ne peut pas lui arracher une parole.

SCENE X.

LÉON, BASILE.

LÉON, très-rapidement.

Allons, Basile, il faut avoir cette clef, et c'est toi que j'en charge.

BASILE.

Moi, monsieur ?

LÉON.

Toi-même. Agis, invente, fais ce que tu voudras : il me la faut dans une heure.

BASILE.

Mais, monsieur, c'est impossible ; d'ailleurs, je suis incapable d'inventer la plus petite chose.

LÉON.

Il me faut, pour réussir, quelqu'un qui n'inspire aucune défiance ; et, sous ce rapport-là, ton air bête et sans malice est un trésor pour moi ?

BASILE.

Vous êtes bien bon.... mais je n'ai jamais parlé à cette femme. Je ne connais pas ses habitudes.

LÉON.

Elle est vieille.

BASILE.

Son caractère ?

LÉON.

Elle est laide.

BASILE.

Le côté faible, enfin ?

LÉON, très-signant d'impatience.

N'est-ce pas une femme ?

BASILE.

Mais, M. Léon, je ne connais pas le côté faible des vieilles femmes. Tenez, j'ai un meilleur moyen : allons-nous-en tout bonnement demander pardon de notre équipée à monsieur votre papa.

LÉON.

Comment ? pour qu'il me renvoie sur-le-champ à Rome, et qu'il me prive peut-être pour jamais de la vue de Laura.

BASILE.

Permettez ; puisque le hasard l'a rendu l'ami du seigneur Stéphane....

LÉON, l'interrompant.

Vaines réflexions ! J'avouerai tout à Laura, et je me concerterai avec elle sur ce que j'aurai à faire. Allons, je t'en prie... tu n'es pas si niais que tu en as l'air....

BASILE.

Ah ! vous me flattez !... mais je ne suis qu'une bête, vous le savez bien. D'ailleurs, sans argent ni l'un ni l'autre... quel diable d'esprit voulez-vous qu'on ait ?

LÉON, le menaçant.

Je cours chez Marino, qui m'a promis cent ducats, et je viens te rejoindre. Songe que si, à mon retour, tu n'as pas trouvé un moyen assuré pour avoir cette clef, je t'assomme et je te chasse.

(Il sort vivement.)

SCÈNE XI.

BASILE, seul, jetant son chapeau, de rage.

Ah ! dieux ! se voir traité comme ça par son frère de lait..... Mais voilà bien les maîtres. Chassé et assommé ! comme si avec l'un on nese passerait pas bien de l'autre. Le diable soit de l'amour et des amoureux.

SCÈNE XII.

BASILE, CESAR.

CÉSAR.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Basile, tu as l'air de mauvaise humeur ?

BASILE.

Ah ! vous voilà, monsieur César ; ma foi, c'est que, voyez-vous, je suis bien las du service.

CÉSAR.

Pourquoi cela ?

BASILE.

Les jeunes gens d'aujourd'hui ne respectent rien.

CÉSAR.

Bah ! ma mère en disait autant il y a trente ans. Est-ce qu'il serait survenu quelque échec à vos amours ?

BASILE.

Ah ! bien oui, des échecs ; ça ne serait qu'un jeu. Malheureusement nous avons vu Laura ; nous avons entendu des paroles charmantes ; il est même question d'un rendez-vous pour ce soir... Il y a de quoi se désoler.

CÉSAR :

Pour ce soir ?

BASILE.

Oui, à sept heures, dans un certain atelier qui donne sur la rivière.

CÉSAR.

Hé ! bien, tout cela n'est pas si mauvais.

BASILE.

Mon dieu non ; Ninetta, cette espiègle, elle a arrangé tout cela le mieux du monde ; elle n'a oublié qu'une chose...

CÉSAR.

Quoi donc ?

BASILE.

La clef d'une petite porte par laquelle il faut entrer.

CÉSAR, à part.

Par Saint-Marc ! elle nous serait bien utile aussi.

BASILE.

Cette clef est au pouvoir d'une vieille qui va passer ; et mon frère de lait, c'est-à-dire mon maître qui ne doute de rien, m'a dit, tu enleveras cette clef, et tu me l'apporteras, ou tu seras assommé d'abord, et puis ensuite je te chasserai.

CÉSAR, froidement.

Eh ! bien, il a raison.

BASILE.

Comment ! il a raison ?

CÉSAR.

Sans doute, c'est une bagatelle, un tour d'écolier...

BASILE.

Est-ce que par hasard vous vous entendez avec lui pour me faire donner au diable.

CÉSAR.

Donne-toi à qui tu voudras, mais tu n'es qu'un sot si tu manques un coup pareil.

BASILE.

Parbleu, je voudrais bien vous y voir.

CÉSAR , lui faisant honte.

Comment, Basile que tu es, tu veux faire fortune et tu recules devant les babioles de ton métier?

BASILE.

Des babioles! séduire sans argent une vieille portiere.

CÉSAR, avec dignité.

Incline-toi, profane, et reçois avec humilité la leçon que je veux bien te donner.

BASILE.

De tout mon cœur.

CÉSAR.

Où est-elle, cette vieille qu'il faut surprendre?

BASILE.

Elle est allée chez madame Clara, chercher une lettre de la part de notre amoureuse...

CÉSAR, à part.

Je sais ce que c'est. (*haut.*) Et cette clef, comment est-elle?

BASILE.

C'est la plus petite du trousseau qu'elle porte à la ceinture.

CÉSAR.

Crois-tu qu'elle passe bientôt par ici?

BASILE, ayant l'air de regarder un peu loin.

Tenez, tenez, je crois que la voilà...

CÉSAR.

A l'écart; conduis dans le casino le plus près d'ici, quelques amis que j'ai laissés dans ce détour, et attendez en silence ce qu'il plaira à ma seigneurie de vous ordonner. Allez, Basile!...

(*Basile sort par la coulisse, à droite, d'un air humilié.*)

SCÈNE XIII.

CÉSAR, *seul.*

Voyons, ferai-je deux dupes à la fois..... Non, ce serait peut-être le moyen de n'en faire aucune. Ce sot de Basile, joué par dessous la jambe, serait capable de tout découvrir... Suivons ma première inspiration, et voyons si j'ai quelques clefs... oui... Voici la vieille, allons donner l'ordre du jour à mes gens.
(*Il se sauve par le fond à sa droite: Léonarde entre par l'opposé, tenant une lettre à la main.*)

SCÈNE XIV.

LEONARDE, seule, ensuite CÉSAR.

Ah ! ah ! ces dames sont déjà rentrées ; je ne sais si cette lettre fera beaucoup de plaisir à mademoiselle Laura ; cette petite veuve qui me l'a remise avait un air si goguenard... (*apercevant César.*) Ah ! dieu, voilà un homme qui semble venir à moi ; c'est une chose unique à présent, comme j'ai peur des hommes ; je n'étais pas comme cela autrefois !

CÉSAR, d'un air de mystère ; il est déguisé.

(*Après un silence très-long, pendant lequel il a fait reculer Léonarde.*)

Bonne dame, ne vous nommez-vous pas Léonarde ?

LÉONARDE, d'un ton piteux.

Oui, Monsieur.

CÉSAR.

N'êtes-vous pas au service du peintre Stéfano ?

LÉONARDE.

Oui, Monsieur.

CÉSAR.

Et n'est-ce pas vous qui sortez en ce moment de chez la signora Clara, sa sœur ?

LÉONARDE.

Moi-même.

CÉSAR.

Malheureuse femme !... Ecoutez - moi... Vous allez être attaquée.

LÉONARDE.

Ah ! mon dieu... Par un homme ?

CÉSAR.

Oui, par un jeune homme.

LÉONARDE.

Ah !

CÉSAR.

Ah ! oui... mais un fripon qui a le projet de vous enlever vos clefs.

LÉONARDE.

Est-il possible ?...

CÉSAR.

Ce fripon est le valet d'un nommé Don Salvator.

LÉONARDE.

Juste ciel ! ce libertin qui tenta il y a six mois... Ah ! mon-

sieur, vous ne vous faites pas d'idée de son audace... Croiriez-vous qu'il a essayé de me séduire...

CÉSAR.

C'est épouvantable. Mais, soyez tranquille, je suis ici pour veiller sur vous, et pour renverser toutes leurs entreprises.

(*Montrant sa médaille.*)

LÉONARDE, troublée:

Monsieur a l'honneur....

CÉSAR.

Comme nous avons affaire à un drôle extrêmement adroit, j'ai jugé à propos de quitter mon uniforme pour le mieux surprendre. Mon escorte est placée dans les environs, et j'espère qu'avec votre secours....

LÉONARDE.

Pardon, seigneur; je crois qu'il serait plus prudent que je rentrasse. Je n'ai jamais su me défendre.

CÉSAR, toujours d'un ton mystérieux.

La loi, l'intérêt public et celui de votre maître réclament ici votre assistance.

LÉONARDE.

Mais, seigneur....

CÉSAR.

Votre réputation même vous le commande! Ce drôle de Basile: c'est Basile que se nomme le fripon.

LÉONARDE.

Ah! il se nomme Basile.

CÉSAR.

Ce drôle ne se vanté-t-il pas que vous êtes d'accord avec lui, et qu'il fait de vous tout ce qu'il veut?

LÉONARDE, avec colère.

Tout ce qu'il veut? Quelle horreur!

CÉSAR.

Et qu'an moyen de quelques cajoleries, on endort la prudence d'une vieille fille comme vous....

LÉONARDE, avec colère.

D'une vieille fille comme moi.

CÉSAR.

Oui, mon enfant; et qu'il vous fera sa dupe partout où l'occasion s'en présentera.

LÉONARDE, outrée.

Ah! il se vante de cela? Eh bien, qu'il vienne!

CÉSAR.

Allons, allons, ne vous montez pas la tête, laissez-vous conduire. J'ignore de quelle ruse il va se servir; mais si nous pouvons le surprendre en flagrant délit....

LÉONARDE, avec joie.

Fort bien.

CÉSAR.

Cela veut dire nanti de l'objet....

LÉONARDE.

Je vous comprends!

CÉSAR.

Je l'aperçois; je n'ai pas le temps de me retirer, cachez-moi derrière vous.

(*Il s'accroupit à ses côtés; elle étend son tablier pour le mieux cacher*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, BASILE. (*Il entre en ayant l'air de chercher.*)

LÉONARDE, observant Basile.

Comment! c'est là un fripon, avec une figure si intéressante... Il m'a saluée ce matin.

CÉSAR, très-bas.

Je le crois bien, il y a trois jours qu'il vous suit.

BASILE, venant à elle; d'un ton niais.

Ah! bonne dame, c'est bien vous. On vient de me dire que vous avez ramassé dans la rue une clef que j'ai perdue, et que vous l'aviez mise à votre trousseau.

CÉSAR, bas.

Dites que ça n'est pas vrai!

LÉONARDE.

Monsieur, on vous a trompé; je ne ramasse jamais que ce qui m'appartient.

CÉSAR, bas.

Fort bien.

BASILE.

Mais, cependant, on m'a fait tout votre portrait; on m'a dit

Le Peintre.

une petite vieille, un grand nez... Cela ne vous fait rien.. Laissez-moi examiner.

(Il montre les clefs qui sont à sa ceinture.)

CÉSAR, bas.

Détachez votre trousseau.

LÉONARDE, détachant ses clefs, mais les tenant toujours.

Monsieur, je veux bien vous permettre de vous convaincre par vos yeux....

BASILE, mettant la main sur une clef.

Eh ! pardine, justement ; voilà la clef que je cherchais.

LÉONARDE, bas à César.

Dites donc, il tire à lui.

CÉSAR.

Laissez-le faire.... lâchez tout.

BASILE, reculant.

Voyez-vous ! j'étais bien sûr de mon fait.

CÉSAR, se montrant tout-à-coup.

Et moi, du moins, je t'arrête.

BASILE, lâche les clefs et s'enfuit élevant les mains.

Ah ! aie, aie. Je suis perdu !..

CÉSAR, les ramassant.

Tu as beau les jeter, on te les a vues dans les mains.

LÉONARDE.

Oui, oui ; flagrant délit ; tout le monde l'a vu, et moi aussi.

CÉSAR, appelant.

Piétro, Micheli, courez tous après lui... Saisissez-le, mort ou vif !

LÉONARDE.

Monsieur, et mes clefs, monsieur !

CÉSAR, sortant.

Dans l'instant. Elles sont entre bonnes mains... La justice est honnête... Vous allez les avoir, ma brave femme...

SCÈNE XVI.

LÉONARDE, seule, près de la porte de la maison.

Hola ! Pascal ; ah ! l'heureuse journée. Voilà mon maître dé-

livré d'un grand ennemi . et j'ai eu l'honneur d'y contribuer!... Mais si mes clefs n'allaient pas revenir.... et ce Pascal qui ne répond pas. Pascal! Pascal!

PASCAL, du dedans.

Je ne peux pas y aller. Voilà mademoiselle Ninetta qui est prête à se trouver mal.

LÉONARDE.

Eh! butor, dis-lui qu'elle attende, et viens voir ce qu'il y a à faire.

SCÈNE XVII.

CÉSAR, LEONARDE.

CÉSAR, revenant.

Le tour est fait, ma bonne femme; le drôle est pris, et voilà vos clefs, que vous représenterez au podestat, quand vous en serez requise.

LÉONARDE, trans-ortée.

Ah! Monsieur, vous êtes bien honnête. Trois, six, douze, c'est bien mon compte.

CÉSAR.

Il y en aurait plus que moins, que ça ne me surprendrait pas.... Songez, à présent!....

(Il met le doigt sur sa bouche.)

LÉONARDE.

Je vais bien réjouir mon maître.

CÉSAR.

Paix! vous dis-je; la loi vous ordonne de vous taire.

LÉONARDE.

Comment, Monsieur, il n'y a pas de loi qui puisse m'empêcher de parler.

CÉSAR, la pousse par degrés vers sa porte.

Motus!

LÉONARDE.

D'ailleurs, la reconnaissance que je vous ai...

CÉSAR.

Plus bas!

LÉONARDE.

Votre honneur....

(28)

CÉSAR.

Encore plus bas !

LÉONARDE.

Mais, jo...

CÉSAR.

Rentrez en silence, et souvenez-vous bien que la loi veille sur vous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

BASILE, CÉSAR.

BASILE, arrivant avec mystère par la gauche.

Eh bien ! monsieur César....

CÉSAR, gravement.

Voilà ta clef, nigaud ; avise-toi de douter à présent que quelque chose soit impossible au génie et à l'imaginative...

SCÈNE XIX.

LÉON, BASILE, CÉSAR.

LÉON, accourant.

Hé bien, Basile, notre projet ?

BASILE, imitant la gravité de César.

Voilà votre clé, Monsieur. Avez-vous de douter à présent que quelque chose soit impossible au génie, et.... Comment avez-vous dit ?....

LÉON.

Quel est cet homme ?

BASILE.

Ah ! Monsieur, c'est le meilleur escamoteur que je connaisse.... c'est à son adresse que nous devons....

LÉON.

Ah ! mes amis, vous m'avez servi bien à propos. Mon rival est dans cette ville ; Marino, qui le connaît, me l'a fait voir au moment où il sortait d'une maison ; ainsi tout m'ordonne de hâter mon bonheur.

CÉSAR.

Si les petits talents que j'ai reçus de la nature.... peuvent vous être agréables....

(29)

LÉON.

J'accepte de grand cœur. En attendant voici un gage de ma reconnaissance; partagez cela entre vous.

(*Il lui jette une bourse et se prépare à sortir.*)

CÉSAR, saisissant la bourse.

Bien des grâces!

BASILE.

Est-elle bien dodue?

CÉSAR.

Assez pour moi, nous ne partagerons pas. (*Il la met dans sa poche.*) Monsieur me paie pour la clé que je lui procure, et toi pour la leçon que je te donne.

BASILE.

Je n'irai pas à l'école chez vous.... vous êtes trop cher....

CÉSAR, les recouduisant:

Croyez, Monsieur, que de mon côté je n'oublierai rien.... (*les voyant loin.*) pour vous faire repentir de votre maladresse.... Courons trouver don Salvator.... Justement le voilà.

SCÈNE XX.

CESAR, DON SALVATOR.

CÉSAR, très-vivement.

Monsieur, les plus grandes nouvelles! On s'est vu, on s'est parlé, on s'attend. La friponne Ninetta a préparé un rendez-vous; il ne manquait qu'une clé pour cela, on a eu recours à moi, je la leur ai donnée.

D. SALVATOR.

Comment? traître!.....

CÉSAR.

Hé oui, morbleu! je la leur ai donnée; mai j'ai gardé l'empreinte, et dans deux heures on me livre une clé pareille.

D. SALVATOR.

En vérité? Ninetta et Léon seront bien adroits s'ils peuvent parer le stratagème....

CÉSAR.

Que voulez-vous dire?

D. SALVATOR.

Tiens toi prêt pour sept heures.

CÉSAR.

Hé, Monsieur, c'est l'heure où Léon doit s'y rendre.....

D. SALVATOR.

Que m'importe. Je suis bien sûr qu'il ne se présentera pas au père; et c'est dans l'esprit de ce père, qui heureusement ne connaît que mon nom, qu'il faut les perdre l'un et l'autre..... Viens, le projet est digne de ta gloire.

CÉSAR.

En ce cas, je l'adopte, et je me couronne de vos lauriers. Volons à la victoire..... c'est la devise de César.

FIN DU PREMIER ACTE.



ACTE DEUXIEME.

Le Théâtre représente l'atelier d'un peintre. Porte dans le fond. A droite du spectateur une croisée à balcon. Plus en avant, une petite porte qui est censée ouvrir sur un escalier dérobé. De l'autre côté une porte de corridor en face de la croisée. Plus en avant, une porte de cabinet. Du même côté, un guéridon près d'un tableau qui est sur un chevalet. Un fauteuil à roulettes entre les deux portes. Un buffet, sur lequel on voit une palette de peintre, des pinceaux, des tableaux, un grand portefeuille, un tabouret. A droite, un autre chevalet, des piques, des cuirasses, deux fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINETTA, seule, près de la croisée. Elle a une guitare à la main.

Il est sept heures et je n'entends rien. Si Mademoiselle se doutait pourtant de ce que j'ai fait..... Bon! est-ce que l'amour n'excuse pas tout? Répétons ma vieille chanson :

Et tot , tot , tot , beau Troubadour ,
Ne vois-tu pas baisser le jour ?

Je ne sais pas s'il voit baisser le jour , mais je ne vois rien , moi.

Claire attendait un jour Dermance ,
Et tot , tot , tot , etc.

SCÈNE II.

NINETTA , LAURA.

LAURA , tenant une lettre.

Que fais-tu donc , Ninetta ? voilà un quart-d'heure que je t'appelle.

NINETTA.

Ah ! pardon , je chantais.

LAURA , tristement.

Tu es bien heureuse de chanter !

NINETTA , ayant toujours la guitare à la main.

Hé , mon dieu ! vos yeux sont pleins de larmes ! Qu'est-il donc arrivé ?

LAURA , lui donnant la lettre.

Tiens , vois si j'ai tort de pleurer : c'est la lettre de ma tante.

NINETTA , elle lit.

De votre tante ! « Tiens-toi sur tes gardes , ma chère amie :
» ce jeune Léon , dont tu te crois aimée , n'est qu'un fourbe
» qui conspire ta ruine , comme il a déjà consommé celle de
» plusieurs familles respectables. Il a épousé une jeune per-
» sonne qu'il vient d'abandonner à Rome , et c'est ce qui lui
» fait une loi rigoureuse de ce mystère dont il s'est enveloppé.
» Vois , mon enfant , dans quel abîme tu étais près de te
» plonger. Ce Basile qui le sert , et qu'on prendrait pour un
» sot , est noté chez tous les podestats comme le scélérat le plus
» profond et le plus instruit de toute l'Italie. C'est lui qui a
» fait en vers latin l'épithalame du mariage de son maître ».
Ah ! mon dieu !

LAURA.

Qui l'eût dit , Ninetta ?

NINETTA , fortement.

Mademoiselle , c'est une calomnie. Je me connais en imbécille , et Basile en est un , croyez en mon expérience....

LAURA.

Que m'importe Basile ! c'est ce coupable Léon....

NINETTA.

A qui donc se fier désormais ?

LAURA.

Un air si noble et un cœur si corrompu !

NINETTA.

Un air si gauche, et des vers latins ! Ah ! Mademoiselle, vous ne me le pardonneriez jamais.

LAURA.

Mais, parle donc, tu me fais trembler.

NINETTA.

Tantôt, dans un moment d'abandon, il m'est échappé, je crois, de leur confier que Léonarde avait la clef d'une certaine porte, là, sous ce balcon.....

LAURA.

O ciel !

NINETTA.

J'ignore s'ils seront parvenus à se la procurer : je sais seulement que j'ai feint de m'évanouir, pour occuper Pascal, et l'empêcher de leur nuire.

LAURA.

Imprudente ! Mais enfin, qu'oseraient-ils faire de cette clef ?

NINETTA.

Ce qu'ils en feraient ! Hé, Mademoiselle, hardi et entreprenant comme on les annonce, croyez-vous qu'ils aient manqué d'observer que nous venons ici le soir, en l'absence de votre père, pour prendre innocemment le frais, et jouer de cet instrument ?

LAURA.

Hé bien ?

NINETTA.

Eh bien ! s'ils ont eu l'adresse d'enlever cette clef, des effrontés comme eux monteront avec précaution le petit escalier; ils attendront derrière la porte un fron fron de guitare; (*elle le fait.*) alors cette porte s'ouvrira sans bruit; (*la porte en face de la croisée s'ouvre.*) ils passeront un peu la tête pour voir si nous sommes bien seules; (*Basile et Léon paraissent.*) ils se gliseront doucement auprès de nous, et au moment où nous y penserons le moins, ils seront à nos pieds. (*Ils y sont.*)

SCÈNE III.

LÉON, BASILE, LAURA, NINETTA.

NINETTA, LAURA.

Ciel!

LÉON.

Laura, pardonnez ma témérité; les aveux charmans que mon bonheur m'a fait entendre...

LAURA, l'interrompant.

Il suffit, Monsieur, ne redoublez pas ma honte, sortez; allez retrouver à Rome l'épouse infortunée que vous y avez délaissée.

NINETTA, à Basile.

Va, scélérat; va faire ailleurs tes vers latins.

BASILE.

Plait-il?

LÉON, surpris.

Mon épouse à Rome?

LAURA.

Ne vous donnez pas la peine de chercher de vains détours; lisez.

BASILE, se levant.

Qu'est-ce que tu me chantes donc avec tes vers latins?

LÉON, après avoir lu.

Dieu! quel esprit infernal a pu inventer cette noirceur? Apprenez qui je suis... et jugez...

STÉPHANO, en dehors, appelant.

Ninetta...

NINETTA, effrayée à mi-voix.

Juste ciel! la voix de votre père; vient-il par la grande porte ou par la petite?

STÉPHANO, appelant de nouveau.

Ninetta!

NINETTA.

On y va. Ma chère maîtresse, qu'allons-nous faire?

LAURA, dans le plus grand trouble.

Hélas! que sais-je?

NINETTA.

Est-il bien vrai que tu ne sois qu'une bête?

BASILE.

Oui, le diable m'emporte.

Le Peintre.

NINETTA.

A la bonne heure ; il faut les cacher.

BASILE.

Dis-moi, où est l'office?

NINETTA, poussant Basile à la porte de droite.

Au fond de ce corridor, descends toutes les marches que tu trouveras ; vous, Monsieur, dans ce cabinet rempli de vieux tableaux.

(*Elle le fait entrer par la première porte de gauche, et prend la clef.*)

LAURA.

Et si mon père y regarde?

NINETTA, prenant la clef.

Je m'empare de la clef.

SCENE IV.

LAURA, NINETTA, STEPHANO.

STÉPHANO, entrant par la porte du fond.

Où donc es-tu ? Ah ! vous voilà ensemble. Pascal me parle d'un évanouissement ?

NINETTA.

C'est vrai, Monsieur ; j'en suis encore toute tremblante.

STÉPHANO.

Cette complaisance de ma part ; le grand air l'aura saisie, et voilà peut-être une maladie pour trois mois.

NINETTA.

Soyez tranquille, Monsieur ; celle-là ne vous coûtera pas un sou.

STÉPHANO.

A la bonne heure ; tenez-vous prêtés en ce cas, à partir demain à la pointe du jour, pour...

LAURA.

Moi, mon père ?

STÉPHANO.

Oui, ma fille ; ce téméraire Don Salvator est de retour à Naples ; le duc de Lermينيا vient lui-même de me l'assurer, et madame la duchesse veut bien me faire la grâce de t'amener passer trois mois avec elle dans sa terre.

NINETTA.

Ah ! mon dieu, Monsieur ; je crois que je va's encore m'évanouir.

STÉPHANO.

Tant pis pour toi... tu en es la maîtresse.

LAURA.

Mais, mon père, ne suis-je pas plus en sûreté sous vos yeux que chez des étrangers ?

STÉPHANO.

Non, Mademoiselle, non ; les pères ne voient jamais la moitié de ce qu'ils devraient voir ; d'ailleurs tant de soins me fatiguent et nuit à mon travail. Je suis rentré exprès pour vous en prévenir ; vous m'avez entendu : laissez-moi.

NINETTA.

Comment, Monsieur ; est-ce que vous ne retournez pas à votre promenade ?

STÉPHANO.

Non, je veux travailler.

NINETTA, à part.

Dieux !

STÉPHANO.

Il m'est venu une idée pour mon martyr de Saint-Pierre ; je crois qu'il est dans ce cabinet.

NINETTA, à part.

Ciel ! (*elle l'arrête, haut.*) Y songez.- vous, Monsieur ? travailler après votre dîner, tandis que le docteur Immolanti, votre médecin...

STÉPHANO.

Veux-tu me laisser tranquille ?

NINETTA.

Non, Monsieur ; encore une fois, vous détruisez votre santé et votre gloire.

STÉPHANO.

Comment, ma gloire ?

NINETTA.

Oui, Monsieur ; votre gloire, ce genre sombre, auquel vous vous êtes donné, rétrécit votre génie et borne votre réputation. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que toutes ces conceptions déchirantes supposent en vous un cœur méchant ? Eh ! Monsieur, laissez en paix les martyrs qui sont là dedans, et prouvez à vos rivaux que vous savez être aussi un bon homme.

LAURA, montrant le chevalet à gauche.

Par exemple, mon père, cet Adonis mourant...

STÉPHANO.

Bah ! c'est trop gracieux.

NINETTA.

Ma foi, vous pourriez bien avoir raison ; la douleur de votre Vénus n'est peut-être pas assez sentie.

STÉPHANO.

Ah ! diable, je crois que tu as raison, toi-même ; il faut que j'y retouche, mais pour dieu, laissez-moi en repos.

LAURA, sortant par la porte du fond.

Oui, mon père.

NINETTA, qui se place près de l'Adonis.

Monsieur n'a pas oublié qu'il soupe chez le seigneur Gonzalvi ?

STÉPHANO.

Oh ! par tous les diables, tu me laisseras, ou tu diras pour-
quoi.

(Il la saisit par le bras.)

NINETTA.

Cela ne serait pas difficile.

(Il la met à la porte par le fond.)

SCÈNE V.

STÉPHANO, seul.

(Il prend sa palette,)

Peste soit des suivantes et de leur babil ! Cette Ninetta n'est pourtant pas sottre ; elle a bien saisi le défaut de ma Vénus : douleur pas assez sentie. Affligeons Vénus....

SCÈNE VI.

NINETTA, STÉPHANO.

NINETTA, au fond.

Monsieur ?

STÉPHANO.

Encore toi ?

NINETTA.

Oui, Monsieur ; on vous demande.

STÉPHANO.

Eh bien ! fais entrer.

NINETTA.

Mais, Monsieur, c'est une personne qui a l'air respectable : si vous passiez dans votre salon ?

STÉPHANO.

Pourquoi dans mon salon ? la plus belle pièce de l'appartement d'un peintre, c'est son atelier. Fais entrer.

NINETTA, regardant dans le cabinet.

(*A part.*)

Pauvre jeune homme ! (*Haut.*) Allons ! Monsieur, entrez.

SCÈNE VII.

NINETTA, SALPÉTRINO, STÉPHANO.

STÉPHANO.

(*En voyant Salpétrino, il va poser sa palette sur le buffet.*)

Eh ! c'est vous, mon cher.

SALPÉTRINO, regardant Ninetta avec méfiance.

Moi-même. Comme j'ai souvent observé que les servantes ont une tendance particulière.... et considérant....

STÉPHANO.

J'entends.... vous désirez que nous causions seuls. (*A Ninetta.*) Qu'on nous laisse.

SALPÉTRINO.

Mon ami, je viens vous faire une proposition des plus importantes.

STÉPHANO, apercevant Ninetta qui va vers le cabinet de Léon.

Mais, mon Dieu, Mademoiselle, il n'y a rien pour vous là-dedans.

NINETTA.

Mais, mon Dieu, Monsieur, je le sais bien. (*A part.*) C'est dans l'autre.

(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

STÉPHANO , SALPÉTRINO.

STÉPHANO.

Oh ! je me déferai certainement de cette espiègle... Mon ami , de quoi s'agit-il ?

SALPÉTRINO , mystérieusement.

Il s'agit, mon ami, de gagner beaucoup d'argent, à très-peu de frais.

STÉPHANO.

Beaucoup d'argent ? Cela me convient.

SALPÉTRINO.

L'occasion est aussi sûre qu'honorable.

STÉPHANO.

C'est heureux , car c'est rare.

SALPÉTRINO.

D'autant plus rare , que les anciens comparés aux modernes....

STÉPHANO.

Mou ami, s'il vous était égal d'aller droit au fait avec moi, vous placeriez vos préambules dans une autre occasion.

SALPÉTRINO.

Oh ! je n'y tiens pas ; voici le fait : considérant....

STÉPHANO.

J'écoute.

SCENE IX.

LES PRÉDÉDENS , DON SALVATOR , CÉSAR.

(Il entrent par la deuxième porte de gauche, traversent et se cachent dans le balcon.)

D. SALVATOR , à César.

Suis-moi.

SALPÉTRINO.

Connaissez-vous....

(Il lui parle à l'oreille.)

STÉPHANO.

Pas du tout.

SALPÉTRINO.

L'auteur de la fameuse conspiration....

STÉPHANO, l'arrêtant.

Prenez garde, mon ami, vous me parlez là d'un auteur; vous vous éloignez de l'argent.

SALPÉTRINO.

Au contraire. Apprenez que cet homme célèbre s'est pendu cette nuit.

STÉPHANO.

Hé bien ! que m'importe ? Est-ce qu'il m'a fait son héritier ?

SALPÉTRINO,

Mon Dieu, non; mais vous savez que l'envie qui déchire le grand homme pendant sa vie, s'apaise enfin sur son tombeau.... c'est ce qui arrive à notre pendu. Vous n'avez pas d'idée de tout le bien qu'on dit de lui depuis qu'il est mort.

STÉPHANO.

C'est toujours consolant.

SALPÉTRINO, avec enthousiasme.

Vous verrez, mon ami, vous verrez arriver l'instant glorieux....

STÉPHANO.

Je voudrais bien voir arriver notre argent.

SALPÉTRINO.

Apprenez donc que cet homme extraordinaire, si prôné partout aujourd'hui, n'a jamais souffert que l'on fit son portrait.

STÉPHANO

Ah ! ah !

SALPÉTRINO.

La famille a obtenu de ne laisser prendre aucune empreinte de sa figure. Vous jugez combien son image va devenir précieuse.

STÉPHANO.

Ah !... je commence à vous comprendre.

SALPETRINO.

Je puis vous introduire secrètement dans le lieu où il est exposé.

STEPHANO.

J'entends.

SALPETRINO.

Personne ne nous verra à cette heure-ci.

STEPHANO.

Fort bien.

SALPÉTRINO.

Familier comme vous l'êtes avec ce genre de travail, j'ai pensé qu'il ne vous fallait guère qu'un quart-d'heure.

STÉPHANO.

Pas davantage; mais, si l'autorité....

SALPÉTRINO.

Que pouvons-nous craindre, en prenant bien nos précautions?

STEPHANO.

Je suis à vous. Laissez-moi aller dire là-dedans que je ne souperai pas chez le seigneur Gonzalvi. Hé! parbleu! il me vient une autre idée: comme ma fille doit rejoindre, à la pointe du jour, la duchesse de Lermania, qui l'amène dans ses terres....

D. SALVATOR, à part.

Ah! ah! c'est bon à savoir.

STEPHANO.

J'ai envie que nous la conduisions tout de suite chez la duchesse, après quoi, je sortirai plus tranquille de ma maison, pour vaquer à notre affaire.

D. SALVATOR, à part, à mi-voix.

Mais cela ne fait pas la mienne.

SALPÉTRINO.

Comme il vous plaira.

STEPHANO.

Attendez-moi trois minutes, je vais donner l'ordre à mes gens de se préparer.

(Il sort par la porte du fond.)

SCÈNE X.

DON SALVATOR, CESAR, SALPETRINO.

SALPETRINO.

J'étais bien sûr que Stéphano ne lui laisserait pas échapper cette petite spéculation.

D. SALVATOR, à part.

Ah ! parbleu ! je ne la laisserai pas échapper non plus. (*Il s'approche, et lui frappe sur l'épaule.*) Salut à maître Salpetrino !

SALPETRINO, rendant les révérences.

Messieurs..... mais , mon Dieu , par où êtes-vous donc entrés ?

D. SALVATOR.

C'est ce qu'il vous importe peu de savoir ; l'essentiel pour vous est de ne pas ignorer que je viens d'entendre d'un bout à l'autre votre conversation avec le vieux peintre.

SALPETRINO, troublé.

O ciel !

D. SALVATOR.

Rassurez-vous ; nous ne sommes pas gens à aller informer les magistrats de la petite profanation que vous vous proposez de faire.

CÉSAR.

Autrement dit , nous sommes des gens honnêtes qui n'écou- tons que pour notre compte.

D. SALVATOR.

Répondez-moi avec confiance : combien espérez-vous gagner avec votre spéculation ?

SALPETRINO.

Mais.... Messieurs.... considérant que je ne vous connais pas....

CÉSAR.

Allons, ne craignez rien , il n'y a aucun danger.

SALPETRINO, hésitant.

Puisqu'il faut vous le dire, j'avais considéré qu'une centaine de ducats....

D. SALVATOR, lui mettant une bourse dans la main.

En voilà deux cents.

Le Peintre.

CESAR.

Vous voyez bien que nous ne sommes pas des voleurs.

SALPETRINO.

Ma foi, Messieurs, si vous l'êtes, j'avoue que votre genre est tout-à-fait neuf.... considérant...

D. SALVATOR.

Ce n'est pas tout : je possède un portrait de ce grand coupable, que vous voulez faire peindre.... il vous sera livré dans un quart-d'heure, pour prix du service que vous allez me rendre.

SALPETRINO.

Moi?

D. SALVATOR.

Vous-même. Je sais que vous vous intéressez au bonheur de cette maison. J'aime la fille de Stéphano, et je n'ai que des vues légitimes.

CESAR.

Nous voulons épouser.

D. SALVATOR.

Vous allez lui persuader qu'après avoir mieux réfléchi, vous trouvez plus convenable, moins périlleux, de le mettre à même de peindre ce personnage historique dans son atelier.

SALPETRINO.

Mais, Seigneur....

D. SALVATOR, montrant César.

Et voilà un pendu tout prêt.

SALPETRINO, reculant.

Monsieur aurait été?.....

CESAR.

Pas encore ; mais je crois avoir les qualités physiques et morales....

D. SALVATOR.

Vous en saurez davantage dans un autre moment. En attendant, servez un amour respectable, et songez surtout, qu'en vous livrant mon secret, vos refus pourraient m'exposer à abuser du vôtre.

SALPETRINO, à part.

Tout ceci me paraît bien suspect. Ayons l'air de les servir jusqu'à ce que je tienne le portrait.

CESAR, lui frappant sur l'épaule.

Eh bien ! *signor barbiere !*

SALPETRINO.

Eh bien ! s'il est vrai que mon honneur....

J'en réponds ; il n'y a pas un seul ducat là-dedans qui ne soit de poids.

SCENE XI.

LES MÊMES, STEPHANO.

STEPHANO, à la cantonnade.

Allons, mon ami, je... mais à qui en veulent ces messieurs ?

D. SALVATOR.

Seigneur, daignez terminer vos affaires avec monsieur ; j'aurai l'honneur de m'expliquer quand vous serez libre.

(Il fait signe à César de surveiller Salpétrino.)

STEPHANO, Salpétrino.

Qu'est-ce donc que cet homme ?

SALPETRINO, avec mystère.

Je ne le connais pas.

STEPHANO.

Mais, quand est-il entré ?

SALPETRINO.

Tout-à-l'heure... Il a un air distingué, qui...

STEPHANO, bas.

Mon ami, je viens vous dire que tout est prêt.

SALPETRINO, de même.

Et moi, mon ami, j'ai à vous dire que je viens de réfléchir.

STEPHANO.

Sur quoi ?

SALPETRINO.

Sur notre affaire. J'ai beaucoup d'ennemis dans la prison ; vous y introduire encore une fois est peut-être plus dangereux que je ne l'avais cru.

STEPHANO, s'apercevant que César approche.

Parlez donc plus bas.

SALPETRINO.

J'ai donc pensé qu'il me serait peut-être plus facile de gagner un camarade, à l'aide duquel nous pourrions introduire le modèle chez vous.

STEPHANO

Pour ma part, je l'aimerais beaucoup mieux; je serais chez moi... Mais, mon Dieu, cet homme a l'air de nous écouter.

SALPETRINO, à part.

Je le vois bien, mais, patience. (*Haut.*) Allons, mon ami, voilà qui est dit, nous ferons en sorte que ce soit pour onze heures.

STEPHANO, en l'accompagnant.

Pour onze heures, soit. De cette manière, je ne manquerai pas mon souper chez Gonzalvi. Il a des vins excellens, et vous jugez qu'un peu de bon vin n'est pas inutile en pareille occasion.

SALPETRINO, avec intention.

C'est vrai; mais prenez garde à vous... (*César s'approche.*) Les vins sont très-dangereux cette année.

D. SALVATOR, bas à César.

Ne quitte plus cet homme, et attends-moi chez lui.

CESAR, saluant Stéphano en s'en allant.

Seigneur...

SCENE XII.

STEPHANO, DON SALVATOR.

D. SALVATOR.

C'est mon valet, à qui je donne une commission que j'avais oubliée. Seigneur Stéphano, ma visite est faite pour vous étonner.

Pourquoi cela?

STEPHANO.

D. SALVATOR.

C'est qu'il est rare que dans l'âge des passions, on se détermine par les scrupules d'honneur et de délicatesse qui m'amènent chez vous.

STEPHANO, à part.

Voici quelqu'un qui veut se faire peindre pour rien.

D. SALVATOR.

Puis-je espérer que vous voudrez bien m'entendre sans impatience, sans éclat, avec tout le sang-froid qui convient à un homme de votre caractère?

STEPHANO, à part.

C'est quelque espion.

D. SALVATOR.

Me le promettez-vous?

STEPHANO.

Volontiers. De quoi s'agit-il?

D. SALVATOR.

Je présume que vous avez entendu parler d'un certain Léon de Gonzalvi?

STEPHANO, vivement.

Comment? le fils de Gonzalvi! qui a quitté Rome, et que son père fait chercher partout pour le faire enfermer.

D. SALVATOR.

Oui, Seigneur; mais il ne faut pas le chercher bien loin... Il est ici.

STEPHANO.

Ici, où donc?

D. SALVATOR.

Il est... devant vos yeux.

STEPHANO.

Vous?

D. SALVATOR, d'un ton léger

Moi-même; vous voyez cet étourdi que l'amour a surpris je ne sais trop comment; car enfin, poursuivi par toutes les beautés de Rome, et, depuis long-temps, fatigué d'aimer, il me semble que j'aurais dû être plus en garde contre une première impression.

STEPHANO, à part.

C'est un fat.

D. SALVATOR.

Mais il était dans mes destinées d'adorer la charmante Laura.

STEPHANO.

Comment! Laura, ma fille?

D. SALVATOR.

Du sang-froid, seigneur, vous me l'avez promis.

STEPHANO, très-vivement.

J'en ai; mais, parlez donc?

D. SALVATOR.

Oui, seigneur; cet objet inconnu que l'on a osé soupçonner indigne de mes hommages, c'est votre fille.

STEPHANO.

Téméraire !...

D. SALVATOR.

Contraignez-vous ; ses rieurs et son extrême sagesse auraient dû rappeler ma raison ; mais, par malheur pour moi , le sort avait placé auprès d'elle une suivante dont le caractère folâtre....

STEPHANO.

Qui ça ? Ninetta ?

D. SALVATOR.

Oui, seigneur ; c'est elle qui a daigné encourager mon amour naissant ; c'est elle....

STEPHANO, trépignant.

Oh ! l'indigne.

D. SALVATOR.

Mais, seigneur....

STEPHANO.

Non , non , c'est sans éclat ; je suis calme.

D. SALVATOR.

Je dois même vous avouer que mon entrée secrète dans cet atelier, n'est qu'un nouvel effet de ses bontés.

STEPHANO.

Comment ?

D. SALVATOR.

Grâce au ciel, j'ai rougi de chercher par des faveurs mercenaires, ce qu'il n'est beau de devoir qu'à son propre mérite, et je viens remettre en vos mains cette clef, que l'imprudente m'a confiée.

STEPHANO.

La clef de ma petite porte ? (*Appelant.*) Ninetta !

D. SALVATOR, l'arrêtant.

Hé ! Monsieur, que faites-vous ? (*A part.*) Il va tout découvrir !

STEPHANO.

Comment ! ce que je fais ? une effrontée qui a l'audace d'introduire un amant chez moi !

D. SALVATOR.

Mais, vous m'avez promis....

STEPHANO.

Vous voyez bien que je me contrains... Ninetta ?

D. SALVATOR.

Songez donc que je ne suis pas venu pour être compromis avec cette suivante ; ne vous suffit-il pas de la renvoyer tout doucement ?

STÉPHANO , lui échappant.

Non , morblen ! je veux la confondre et l'étrangler. Ninetta ! Ninetta !

D. SALVATOR , à part.

Allons , de l'audace.

STEPHANO , criant plus fort.

Ninetta !

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS , NINETTA , *accourant toute effrayée.*

NINETTA.

Eh ! mon Dieu ! me voilà. Que se passe-t-il donc ?

STEPHANO.

Viens , ça , misérable , et meurs de confusion.

NINETTA.

Moi ! et pourquoi ?

STEPHANO.

Comment , scélérate ! tu n'es pas effrayée à la vue de cet homme.

NINETTA , l'examinant avec défiance.

Mais , non... Monsieur n'a pas l'air plus effrayant qu'un autre.

STEPHANO , avec fureur.

Infâme ! penses-tu que je plaisante ?

D. SALVATOR , le retenant.

Monsieur....

NINETTA.

Mais , à qui diable en avez-vous ?

STEPHANO.

A qui j'en ai , traîtresse , n'as-tu pas Léon devant les yeux ?

NINETTA , effrayée et se retournant.

Léon ?

STEPHANO.

Ah ! tu le reconnais ?

NINETTA.

Monsieur est Léon ?

STEPHANO.

Oui , perfide ; qui vient de m'apprendre ta belle conduite , et qui , rougissant de tes secours , vient de me rendre cette clef , que tu as eu l'audace de lui donner.

NINETTA.

Moi ?

D. SALVATOR , d'un ton de bonne foi.

Oui , mon enfant , j'ai tout avoué.

NINETTA , stupéfaite.

Permettez ; souffrez , de grâce , que je recueille mes idées . Je suis novice en intrigue , et , certainement , il y en a une ici .

STÉPHANO , toujours furieux.

Qu'est-ce à dire ?

NINETTA.

Oui , Monsieur , vous êtes un père irrité , c'est clair ; moi je suis une femme de chambre accusée . Quant à monsieur... Oh ! si le diable pouvait m'apprendre son secret.

STÉPHANO.

Monsieur est Léon.

NINETTA , avec force.

Monsieur est un imposteur.

D. SALVATOR.

Qu'osez-vous dire ?

NINETTA.

Je dis la vérité ; vous n'êtes pas Léon.

D. SALVATOR.

Hé quoi ! je ne suis pas l'amant de Laura ? et toi , Ninetta , n'aimes-tu pas Basile , mon valet ? N'as-tu pas provoqué , ce matin , de la bouche de ta maîtresse , les aveux charmans qui ont assuré ma félicité ? Ne nous as-tu pas confié , ensuite que la vieille Léonarde portait cette clef à son trousseau , et ne nous as-tu pas inspiré , de cette manière détournée , le projet de la surprendre et de nous rendre ici ?

NINETTA , couvrant ses yeux de ses mains.

Ah ! mon Dieu , s'il est possible !

STEPHANO.

Te voilà confondue.

D. SALVATOR.

Allons, Ninetta ! je te répète que tout est avoué ; M. est indulgent...

STEPHANO.

Qu'appellez-vous indulgent ? Je la chasse à l'instant même.

NINETTA.

Hé bien, puisque vous me poussez à bout ; puisque tout est connu ; puisque Satan en personne semble acharné à me faire paraître coupable ; je veux avoir le plaisir de vous confondre à mon tour. Oui, ma maîtresse aime Léon, parce que Léon est digne d'être aimé ; son esprit, ses mœurs, ses sentimens, sa naissance quand il voudra la faire connaître, tout le rend digne du cœur qu'il a conquis : mais ce Léon que Laura aime en secret, n'est pas le lâche qui aurait la bassesse de venir s'en vanter à son père ; mais vous n'en êtes pas moins un imposteur, et pour ne vous rien laisser à répliquer, pâlissez devant ma preuve. (*Elle court au cabinet, dont elle ouvre la porte.*) Léon, montrez-vous !..

SCENE XIV.

LES MÊMES, LÉON.

D. SALVATOR, à part.

Que vois-je !

STEPHANO.

Ah ! encore un !

LÉON, à part, examinant Salvator.

C'est bien lui !

NINETTA, avec force.

Voilà un audacieux qui vient sous votre notre nom, trahir à la fois tout ce que l'amour et l'honneur ont de plus sacré. Parlez, Monsieur, parlez, et qu'il soit confondu.

LÉON, froidement.

Monsieur n'assure-t-il pas qu'il se nomme Léon ?

STEPHANO.

Sans doute.

LÉON.

Je n'ai rien à répondre ; il dit la vérité.

NINETTA, plus étonnée que jamais..

Comment ?

D. SALVATOR, à part.

Quel est donc son projet ?

Le Peintre.

LÉON, à Ninetta.

Pourquoi cette surprise? voilà bien véritablement LÉON de Gonzalvi, l'amant de Laura, trop payé sans doute par le bonheur de lui plaire, de tous les sacrifices qu'il lui a faits.

NINETTA.

Comment, vous aussi, vous vous tournez contre moi?

LÉON.

Pour tous les biens du monde, je ne saurais trahir la vérité.

NINETTA, ne se possédant pas.

O! ma tête! ma tête!

STEPHANO.

Eh bien, indigne... (à Léon.) Mais, Monsieur, il ne suffit pas de reconnaître Léon, j'ai le droit peut-être de savoir aussi qui vous êtes?

LÉON.

Je ne cherche pas à le cacher, et si vous l'exigez...

STEPHANO.

Comment, si je l'exige?

LÉON.

Eh! bien, Monsieur, moi... je suis... Don Salvator ..

STEPHANO, étourdi.

Don Salvator... chez moi.

D. SALVATOR, à part.

Je ne m'attendais pas à celui-là.

LÉON, du ton du repentir.

Oui, Monsieur; je suis cet homme, qui follement épris d'une beauté qui me dédaigne, osai former, il y a six mois, le dessein de vous la ravir; c'est moi qui, préférant aux nobles avantages de la fortune et d'un grand nom, les misérables ressources de l'esprit d'intrigue qui me tourmente, ne rougis point d'employer toutes sortes de moyens pour tâcher de nuire à mes rivaux; c'est moi enfin, qui bien loin d'avoir abandonné le projet d'outrager la beauté, ne suis venu à Naples que pour suivre ce plan coupable, et qui ai médité pour cela une foule de nouveaux pièges, dont ma conscience me presse de vous faire part.

D. SALVATOR, has à Stéphano.

Eh! quoi, Monsieur, vous écoutez patiemment un homme aussi coupable?

STEPHANO.

Non, corbleu! après l'offense que j'ai reçue de vous, tous vos discours sont inutiles; sortez, et ne m'exposez pas...

LÉON.

Mais, Monsicur.....

STEPHANO.

Sortez, vous dis-je.

D. SALVATOR, fièrement.

Et permettez que je l'accompagne.

LÉON, de même.

De tout mon cœur.

STEPHANO, arrêtant Salvator.

Non pas, s'il vous plaît, non pas; je vous retiens vous, et vous ne sortirez d'ici que lorsque je vous aurai remis dans les bras de votre père.

LÉON, avec ironie.

Bien, Monsieur, cela vaut encore mieux; congolez un vieillard respectable...

D. SALVATOR, à part.

Ciel! et Salpétrino qui m'attend.

LÉON.

Tâchez, surtout, que la petite retraite qu'il se propose de faire subir à son fils ne soit pas trop rigoureuse.

STEPHANO.

Je sais ce que j'ai à faire.

LÉON.

Pour combien je voudrais être témoin de la scène touchante...

UN DOMESTIQUE, annonçant du fond.

Le seigneur Gonzalvi.

LEON, se réfugiant à la gauche de Ninetta.

Ciel! mon père! je suis perdu.

NINETTA, éclairée par ce mot.

Ah!...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GONZALVI.

STEPHANO, allant prendre Gonzalvi, et le conduisant devant Salvator.

Venez, mon ami, venez; et réjouissez-vous.

NINETTA, à Léon.

Sauvez-vous tout contre l'escalier : une porte entr'ouverte ; attendez-moi là.

(Léon se sauve.)

STEPHANO.

Votre fils est retrouvé : que j'aie le plaisir de vous remettre dans ses bras.

GONZALVI, devant Salvator.

Que me dites-vous donc ? ce n'est pas là mon fils.

STEPHANO, stupéfait.

Comment !

GONZALVI, regardant où était Léon.

Mais non, et je croirais plutôt que l'autre jeune homme...

STEPHANO.

Voyons cela ! (ils vont du côté de Ninetta.) Où donc est-il ?

D. SALVATOR, à part.

Courons chez Salpétrino...

(Il se sauve sans être vu.)

NINETTA, d'un air naïf.

Qui ?

STÉPHANO.

Eh parbleu ! le jeune homme qui était là.

NINETTA, à Stéphano.

Eh bien, ne lui avez-vous pas ordonné de sortir ? il vous a obéi.

STEPHANO, revenant du côté de Salvator.

En ce cas, Monsieur, vous nous direz...

NINETTA, à part.

Gare l'explication.

(Elle se sauve sans qu'il la voie.)

STEPHANO.

Comment ? il a disparu aussi. (il revient vers Ninetta.) Parbleu, friponne...

GONZALVI, à part.

Oh ! il m'a semblé reconnaître... courons m'en assurer!...

(Il sort aussi.)

STÉPHANO.

Où donc est-elle ? et que signifient toutes ces éclipses ? (il revient vers Gonzalvi) Mon ami. Eh quoi ! lui aussi ; mais, mon dieu, tout le monde est-il devenu fou chez moi, ou bien le diable s'est-il emparé de ma maison ? (il sort en courant et en appelant.) Gonzalvi ! Léon ! Ninetta ! Don Salvator !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un appartement gothique éloigné du principal corps-de-logis, et dans lequel Stéphano s'enferme habituellement pour travailler seul. On y voit plusieurs tableaux sombres, tels que Prométhée déchiré par le vautour, le supplice de Marsias, etc., des cuirasses, des lances. (1)

SCÈNE PREMIERE.

NINETTA, LEON.

(En entrant Ninetta pose un flambeau sur le buffet, et l'autre sur le guéridon.)

NINETTA, riant aux éclats.

Ah ! ah !... De grâce, Monsieur, laissez-moi rire encore de cette folle aventure.

LÉON.

Mais, enfin, comment cette scène a-t-elle fini ?

NINETTA.

Ma foi, comme toutes les scènes difficiles.... Je me suis sauvée.

LÉON.

Et tu n'as pu reculer que d'une minute l'explication ?

NINETTA.

Eh ! n'est-ce rien qu'une minute, surtout pour l'esprit d'une femme ? Rassurée par le départ de Salvator, j'ai bravement attendu mes deux vieillards au bas de l'escalier ; et là, plus hardie que votre rival lui-même, je leur ai soutenu que vous étiez l'un et l'autre (deux espions de la prison, qui, informés de quelques unes de leurs affaires, et pour mieux voiler votre mission, m'aviez forcée de vous seconder. Or, comme le génie particulier de mon maître lui attire souvent de pareilles visites ; comme il

(1) En plaçant dès le second acte les accessoires nécessaires au troisième, l'un et l'autre peuvent se passer dans la même décoration.

sait en outre qu'il n'est pas prudent de trop approfondir les moyens dont se servent ces messieurs, ma fable a coulé tout bêgnement dans l'esprit de Stéphanô : l'entrée mystérieuse de Salvator, votre retraite dans le cabinet, la clef surprise à Léonarde, tout a passé sur le compte du grand conseil qui, une fois, Dieu merci, s'est trouvé bon à quelque chose.

LÉON

Dieu soit loué !

NINETTA.

! A présent, Monsieur, ayez la bonté de vous retirer.

LÉON.

Comment ! de me retirer ?

NINETTA.

Sans doute ; monsieur et mademoiselle, qui sont allés souper chez votre père, ne doivent pas tarder de rentrer. Je ne veux plus être compromise.

LÉON.

Ma foi, veuille ce que tu voudras, je reste.

NINETTA.

Que voulez-vous dire ?

LÉON, d'un ton résolu.

Je dis que je ne sortirai pas d'ici avant d'avoir désabusé ta maîtresse sur les calomnies atroces dont on m'a noirci.

NINETTA.

Eh ! Monsieur, il sera temps demain.

LÉON.

Ne partez-vous pas à la pointe du jour ?

NINETTA.

Eh bien ! Monsieur, je me charge de votre justification.

LÉON.

Non, ce n'est pas la même chose ; il faut que je voie Laura. D'ailleurs, n'ai-je pas entendu les propositions que Salvator a faites au barbier Salpétrino ?

NINETTA.

Qu'est-ce donc ?

LÉON.

Ne lui a-t-il pas donné deux cents ducats pour l'engager à introduire ici, à onze heures, un faux pendu, dont ton maître doit faire le portrait ?

NINETTA.

Est-il possible ?

LÉON.

Et penses-tu qu'une telle idée de la part de Salvator et de son coquin de César, ne couvre pas quelque nouvelle trame dont il m'importe de suivre le fil ?

NINETTA.

Comment ! deux cents ducats à Salpétrino, l'ami intime de monsieur.

LÉON.

Voilà pourquoi on les lui a offerts.

NINETTA.

Mais, c'est un des honnêtes gens d'aujourd'hui les plus cités.

LÉON.

Voilà pourquoi il les a pris.

NINETTA, ayant l'air de rêver.

Ah ! mon Dieu ! voilà donc aussi pourquoi mon maître m'a recommandé d'apporter de la lumière dans cet atelier. Vivat ! Monsieur, nous les tenons.

LÉON.

Qui ?

NINETTA, vivement.

Nous les tenons, vous dis-je. Vous voulez vous justifier, et moi je veux rendre à ces fourbes la riposte du coup hardi qu'ils ont osé me porter : c'est fait.

LÉON.

Comment ?

NINETTA.

Enparons-nous de leur idée. Basile est ce qu'il nous faut pour représenter le pendu.

LÉON.

Basile ! un imbécille ?

NINETTA.

Eh ! Monsieur, que d'imbécilles ont représenté des gens d'esprit encore vivans ! vous sercz l'homme qui l'aura accompagné. Allemand, Anglais, n'importe, pourvu que votre voix soit déguisée. Tandis que Basile occupera mon maître, j'engagerai mademoiselle à vous écouter un moment à sa fenêtre.

LÉON.

Fort bien ; mais si les traîtres viennent de leur côté.....

NINETTA.

Impossible. Je me tiens à la porte, et, au premier qui se pré-

sente , néant : mon maître ne veut plus peindre que des vivans.

LÉON.

Bravo!

NINETTA.

Attendez-moi deux minutes , je cours chercher tout ce qui est nécessaire.

LÉON , la rappelant.

Ninetta ! Garde - toi de confier à Basile tous les détails de notre projet , sa poltronnerie trouverait mille obstacles....

NINETTA.

Soyez tranquille.

SCÈNE II.

LÉON , seul.

Oui , cette ruse est excellente. Charmante Laura , s'il est vrai que vous m'aimiez , combien vous devez souffrir de me croire coupable ! mais vous allez lire dans ce cœur , dont l'amour respectueux et si craintif jusqu'à ce jour , prouverait seul toute la pureté ; après quoi , oh ! oui , c'est décidé , je cours me jeter aux pieds de mon père ; et , dût-il me punir.. .

SCÈNE III.

LÉON , BASILE , NINETTA.

NINETTA.

(Elle remet à Léon un grand manteau noir avec un chapeau rabattu.)

Allons , Monsieur , voilà votre ajustement. Toi , voici le tien , mets-toi là.

(Elle assied Basile dans le fauteuil , qu'elle place tout près du guéridon.)

BASILE.

Pourquoi faire ?

NINETTA.

Que t'importe. N'es-tu pas las de boire et de dormir dans l'office ?

BASILE.

Boire dans l'office d'un peintre ! Tenez , Monsieur , regardez moi , je suis blême d'inanition.

NINETTA.

Tant mieux.

BASILE.

Comment, tant mieux ? Je te croyais plus difficile.

LEON.

Mon cher Basile, tu vas me rendre le plus signalé des services.

BASILE.

Monsieur, je suis tout prêt. autant que mes forces.....

NINETTA.

Il n'en faut pas.

BASILE.

Il n'en faut pas ? Quel diable de projet avez-vous donc ?

LEON.

Le voici : on doit amener dans quelques momens, cet homme fameux que nous avons vu ce matin, tu sais....

BASILE.

Où donc ?

LEON.

Là.... dans la grande salle de la prison.

BASILE.

Le pendu ?

LÉON.

Lui-même. On a le projet de le faire peindre par Stéphano ; mais comme il ne le connaît pas, et que ta figure.....

BASILE, se levant rapidement.

Ne parlons pas de ça.

NINETTA, le forçant de se rasseoir.

Mais, imbecille, attends donc que l'on te dise.....

BASILE.

Non, c'est dit. Je n'aime pas la compagnie de ces gens-là ;

NINETTA.

Qui est-ce qui te parle de compagnie ? On a des moyens pour empêcher que ce pendu ne soit introduit ici, mais on a besoin de quelqu'un pour le remplacer.

BASILE.

Pas pour le diable. Monsieur, vous n'avez sûrement pas l'intention de sacrifier un honnête valet....

LÉON, l'interrompant.

Mais, malheureux, songe que je n'ai que ce moyen pour me justifier auprès de Laura, qui part à la pointe du jour.

Le Peintre.

BASILE.

Eh bien ! monsieur, qu'elle parte.

LEON.

Insolent !

BASILE.

Mon Dieu, monsieur, ne vous fâchez pas. Hé ! il me vient une idée : je vais vous chercher mon ami César ; il ne craint pas ces choses-là, lui ; il a servi trois ans un philosophe.

(Il veut se lever.)

LEON, le repoussant dans le fauteuil.

César ? misérable !... Sais-tu bien que c'est César qui nous a perdus ? ou plutôt c'est toi-même, en te confiant sottement à ce lazaronc qui sert mon rival.

BASILE.

Est-il possible ?

LEON.

Et quand tu as fait le mal, tu as la lâcheté d'hésiter à le réparer.

BASILE, pleurant.

Mais, mon Dieu, faut-il me tuer pour cela ?

LEON, avec fureur.

Oui, traître, si tu ne m'aides sur-le-champ à sortir de l'embaras où tu m'a jeté.

BASILE.

Ninetta. parle donc pour moi.

NINETTA.

Que diable veux-tu que je dise ? Monsieur parle de faire de toi un homme mort, il vaut bien mieux en jouer le rôle. Justement, j'entends du bruit dans l'escalier.

LEON.

Si tu bouges...

BASILE.

Etes-vous bien sûr au moins, que cela ne porte pas malheur ?

LEON.

Mort ! ou je te tue.

SCENE IV.

LES MÊMES, LAURA, STEPHANO, NINETTA.

STEPHANO, du ton d'un homme qui a bu.

Je vous soutiens, ma fille, que c'était du vin de France, et je sais ce qu'il coûte.

NINETTA , à part.

Aux autres ; il en tient.

STEPHANO.

Hein ?

NINETTA , lui montrant Basile.

Monsieur , voilà ce que le chirurgien Salpétrino...

STEPHANO.

Ah ! ah ! il s'est dépêché. (à Laura.) Mon enfant , retire-toi dans ta chambre ; il y a ici des objets qui blesseraient tes yeux.

LÉON , se mettant entre lui et Laura , et avec l'accent piémontais.

Perdonni , signor , le barbier Salpétrino , il m'a dit...

STEPHANO.

Nous parlerons de ça tout-à-l'heure.

LÉON , bas à Laura.

Ma chère Laura !

LAURA . à part.

Quelle imprudence !

STEPHANO.

Va , mon enfant ; tu n'as pas trop de temps à dormir.

NINETTA , passant à la droite de Laura.

C'est vrai , Mademoiselle ; voilà votre flambeau.

STEPHANO.

Madame la duchesse veut partir avant quatre heures.

NINETTA , bas à Laura.

Il veut vous parler avant votre départ.

STEPHANO.

Ainsi , retire-toi , et ferme bien tes portes.

NINETTA , de même.

Ouvrez votre fenêtre ; il sera dans la petite cour.

LAURA , bas et eu se retirent.

Vous me causez tous une frayeur...

STEPHANO.

Une frayeur ! mais mon dieu , ne regarde pas de ce côté , tourne la tête ; c'est ça.

(Il lui tourne lui-même la tête du côté de Léon , qui lui fait des signes , et il l'accompagne ainsi jusqu'à la porte du corridor.)

SCÈNE V.

STEPHANO, LEON, BASILE, NINETTA.

NINETTA, à Léon.

Allons, Monsieur, suivez-moi ; laissons travailler...

(Ils vont vers la porte du fond.)

STEPHANO, l'arrêtant.

Comment, suivez-moi ; où vas-tu donc ?

NINETTA.

Je vais conduire Monsieur quelque part... dans quelque antichambre, pour vous donner le loisir...

STEPHANO.

Monsieur ne me dérange point ; il sera mieux ici que dans une antichambre.

LEON, à part.

O ciel !

STEPHANO.

Et toi, rien ne t'empêche de suivre ta maîtresse.

NINETTA.

Pardon, Monsieur ; il faut que je parle à Léonarde.

STEPHANO, impatienté.

Léonarde doit être couchée ; allons, rentre chez toi. L'histoire que tu m'as faite tantôt n'est pas extrêmement claire, et par prudence j'aime mieux te savoir dans ta chambre à cette heure-ci, que partout ailleurs.

NINETTA, bas.

Adieu, toutes nos espérances.

STEPHANO, avec colère.

Eh bien !

NINETTA.

Eh bien, Monsieur... (bas à Léon.) Sauve qui peut.

(Elle rentre.)

SCÈNE VI.

LEON, STEPHANO, BASILE.

LÉON, à part.

Juste ciel ! comment me tirer d'ici ?

STEPHANO, prenant son porte-feuille, un tabouret, un crayon.

Asseyez-vous, signor, ceci ne sera pas long; vous n'êtes pas père de famille, vous ?

LÉON, avec humeur.

Nô, signor. (à part.) Dans quel guepier me suis - je engagé ?

STEPHANO.

Vous ne savez pas ce que coûte de peine la garde d'une fille ?

LÉON, se levant avec impatience.

Nô, signor, nô.

STEPHANO.

Asseyez-vous donc; la mobilité de votre ombre pourrait me causer des tressaillemens. Ceci n'est pas une situation ordinaire.

(*Il lorgne Basile.*)

LÉON, à part.

Je ne sais trop: si je pouvais le forcer à me renvoyer!

STEPHANO, la bougie à la main, et regardant Basile.

Ouais? pour un homme de génie, voilà une figure bien ignoble. Bizarre nature! comment diable peut-on faire de belles choses avec une figure aussi laide? (*Léon vient derrière lui, sans qu'il l'ait aperçu, et lui frappe sur l'épaule; avec frayeur.*) Ah!

LÉON.

C'est moi, Mossiou, voudriez-vous me dire à quale heure vi aurez fini ?

STEPHANO.

Eh! Monsieur, je vous ai prié de vouloir bien vous tenir tranquille; j'aurai fini quand j'aurai fini.

LÉON, humblement,

Perdoni.

STÉPHANO, à part.

Ce diable d'homme m'a tout bouleversé, et voilà mon crayon brisé. (*il se lève pour en aller chercher un autre.*) Ah! mon dieu, quelle tête! c'est que je mets en fait qu'on a pendu cent coquins cette année qui n'avaient pas une physionomie aussi basse. (*en se retournant, il trouve Léon qui était venu se placer à côté de Basile, debout devant son fauteuil.*) Ah! mon dieu!

LÉON, d'un ton doux.

C'est moi, Mossiou.

STEPHANO.

Pour dieu, Monsieur, vous voulez donc me faire mourir de frayeur ?

LEON:

Perdonni, c'est que je m'y ennuie, je n'entends rien en pitoure, moi; si j'avais ici qualche passa temps, qualche poce di spasso.....

STEPHANO.

De promenade? tenez, voilà une clef, descendez le grand escalier, ouvrez la grille du jardin, et promenez-vous sur la terrasse; quand j'aurai fini, je vous appellerai.

LEON.

Hé! Mossiou, vi êtes un homme adorable; ne vous pressez pas. J'attendrai, s'il le faut, toute la nuit.

SCENE VII.

STEPHANO, BASILE.

STEPHANO.

Que le diable t'emporte, toi et la peur que tu m'as faite; mais pour éviter de nouvelles trances, fermons-nous en dedans. Ah! me voilà à mon aise. Allons, mon génie, échauffe-toi. J'admire pourtant ma témérité; le rapport que m'a fait Ninetta n'est pas sans vraisemblance; oui; mais s'il me fallait toujours craindre les agens du conseil, je ne ferais aucun tableau. D'ailleurs, qu'est-ce je risque? Mon local est commode, j'ai là une fenêtre qui donne sur la rivière, si j'entendais le moindre bruit, le seigneur pendu serait bientôt... *(Il fait le geste d'un homme qui en jette un autre dans l'eau.)* Il me semble que j'entends.... Non... ce n'est rien. Parbleu! il me vient une grande idée; oui, elle me sourit. Je n'ai jamais pu rendre à mon gré, dans mon Martyre de Saint-Pierre, ce coup de lance qu'un soldat lui donna deux heures après sa mort; ce serait bien le cas de saisir la nature sur le fait. Pourquoi non? je suis seul; *(il prend une lance)* et, puisque cela ne peut faire de mal à personne..... *(On frappe trois grands coups à la porte.)* Eh! mon Dieu! qu'est-ce qui vient! serait-ce la justice? Ouvrons vite cette fenêtre.

(Il l'ouvre et fait le mouvement d'un homme qui est tenté de jeter Basile.)

BASILE, bas.

Miséricorde!

(On frappe de nouveau.)

STEPHANO, d'une voix tremblante.

La force me manque. Qui est-ce qui est là?

D. SALVATOR, en dehors

C'est de la part de Salpétrino.

STEPHANO.

Ah ! je respire. Mais, mon Dieu ! est-ce qu'on viendrait déjà chercher le pendu pour l'enterrer ?

(*Il ouvre.*)

BASILE, à part.

Il ne me manquait plus que ça.

SCÈNE VIII.

DON SALVATOR, STEPHANO, BASILE.

D. SALVATOR, déguisé comme Léon.

Salut au seigneur Stéphano ! Salpétrino m'a chargé d'accompagner chez vous ce que vous attendez.

STEPHANO.

Comment, ce que j'attends ? Mais, je n'attends rien, tout est ici.

D. SALVATOR.

Que voulez-vous dire ?

STEPHANO, lui montrant Basile.

Parbleu ! voyez vous-même.

D. SALVATOR, à part.

Ciel ! Salpétrino m'aurait-il trahi ? (*A Stéphano.*) J'ignore d'où peut naître cette méprise, mais je suis le véritable envoyé de Salpétrino. Voici une lettre de lui qui doit vous le prouver.

STEPHANO.

Une lettre de Salpétrino. Voyons.

D. SALVATOR, à sa troupe, tandis que le peintre ouvre la lettre.

Entrez, Messieurs, il ne doit point y avoir de difficulté. (*On porte César dans un fauteuil, et on le pose vis-à-vis de Basile, tout prêt de la porte de l'escalier dérobé.*) C'est bon. (*Bas à ses gens.*) Vite au jardin, par l'issue que vous savez.

(*Les quatre hommes sortent.*)

STEPHANO, à part.

En croirai-je mes yeux ? (*Il lit.*) « Vu l'urgence, je vous dirai sans préambule, que l'homme qui vous remet cette lettre croit bien certainement vous en remettre une autre qu'il a lue, mais

» à laquelle j'ai eu l'adresse de substituer celle-ci. » (*Ici, César éternue. Stéphano qui croit que c'est Salvator, le salue; don Salvator fait des signes de colère à César.*) « Cet homme est » un amant déguisé. Le nom de Léon, qu'ils ont souvent prononcé, me fait croire que ce Léon est le principal mobile de cette » intrigue. (*A part.*) Effectivement, voilà une de mes figures de » tantôt. » Dissimulons; et courons chez Gonzalvi. (*Haut, à don Salvator.*) Monsieur, recevez mes excuses: je vois bien que vous êtes véritablement envoyé par Salpétrino; le cas tout particulier qu'il fait de vous.. »

D. SALVATOR..

Monsieur...

STEPHANO.

Cet autre défunt sera venu d'autre part. Je suis entouré ici de tant d'imbécilles!

D. SALVATOR.

Monsieur...

STEPHANO.

Non, vraiment; les bévues ne leur coûtent rien; mais, certainement, j'en serai bientôt débarrassé... Voulez-vous me permettre d'aller chercher dans mon cabinet quelques couleurs dont j'ai besoin pour commencer notre affaire?

D. SALVATOR.

Monsieur...

STEPHANO.

Ne bougez pas, je reviens.

(*Il prend la lumière, Don Salvator se met en devoir de le suivre. Mais Stéphano qui est devant pousse brusquement la porte sur lui; et ferme à deux tours.*)

SCÈNE IX.

CÉSAR, DON SALVATOR, BASILE.

(*Il fait nuit.*)

D. SALVATOR, à part.

Comment? il ferme la porte à clef; qu'est-ce que cela veut dire? Ciel! s'il était instruit, et si ce maudit Salpétrino.

CÉSAR, le tirant par son habit.

Monsieur, n'oubliez pas au moins la suivante.

D. SALVATOR, bas.

Tais-toi donc. Oh! il n'y a pas de doute, je suis trahi; et comment sortir de ce lieu? Comment poursuivre une entreprise?...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS , NINETTA , *entrant par la porte de coté , et venant à tâtons près de Salvator.*

NINETTA , très-bas.

Léon? Léon? Etes-vous là?

D. SALLATOR , de même contrefaisant sa voix.

Oui.

NINETTA.

Monsieur vient de sortir, je ne sais pas pourquoi. J'ai obtenu de mademoiselle qu'elle vous entendrait un moment sur la terrasse, en ma présence. Suivez-moi.

D. SALVATOR , la suivant.

Quel bonheur!

SCÈNE XI.

BASILE , CESAR.

BASILE , il écoute tant qu'il peut , et dit tout bas.

Hein!... N'est-ce pas la voix de Ninetta que j'ai entendue?

CESAR , aussi tout bas.

Il s'en va, et me laisse seul.

BASILE.

Je n'entends plus rien.

CESAR.

Quand je dis seul.... Il y a là un voisin que je ne m'attendais pas à rencontrer.

BASILE.

Monsieur m'avait bien promis que le véritable mort n'entrerait pas. Pourtant, il est là.

CESAR , qui croit entendre.

Hein!

BASILE , de même.

Quoi! La peur fait tinter mes oreilles.

CESAR.

C'est cette obscurité qui épouvante. Que diable faire?... Je

Le Peintre.

suis là dans une société fort monotone.... Un mort..... c'est ennuyeux pour un bon vivant.

BASILE, bas, avec frayeur.

J'ai des peurs affreuses qu'il ne vienne me tirer par les pieds.

CESAR, bas.

Ce diable de mort m'interloque.... J'ai envie de chanter, pour m'égayer.... l'air des *Pendus*.... Ça sera de circonstance.... *Tou, tou, tou....*

(*Il fredonne.*)

BASILE, bas.

Hein?... J'ai entendu un *tou tou tou*.... Quelqu'un qui fredonne sur l'escalier... ou le vent dans les corridors.... Pourtant, il fait clair de lune....

CESAR, bas.

Ah ! aie, aie !.... je crois que je vais m'endormir.... Attention....

(*Il étend les bras, et prend ensuite sa tabatière.*)

BASILE, bas.

Je n'ose pas tourner la tête.... (*Ici César prend une prise très-fort.*) On dirait que le pendu ronfle.... (*César remet sa tabatière.*) Ah ! il me semble qu'il a remué un bras.

CESAR, bas.

Si jamais je fais le mort, j'aurai soin d'avoir quelque chose à boire.

BASILE, bas.

Bonté divine !... il a remué une jambe.

CESAR, bas.

Le vieux peintre est amateur.... Il m'a semblé voir des bouteilles.... Si je pouvais mettre la main sur quelque flacon.

(*Il fait un mouvement.*)

BASILE, bas.

Dieux !.... Je crois qu'il vent se lever !

CESAR, à moitié levé.

Pourvu que je n'aille pas heurter cet autre.... qui est par-là.

BASILE, bas, plus effrayé.

C'est la peur qui me trouble la vue... Je ne peux pas rester dans cette position-là....

CESAR.

Hein.... Il y a ici quelqu'un qui marmotte....

(67)

BASILE,

J'ai conservé la clef de la petite porte.... Filons.

CESAR, étonné.

Hé! mon Dieu!

BASILE, reculant.

Je ne me suis pas trompé... c'est un revenant... Il est levé....

CESAR, un peu effrayé.

Comment! le pendu qui marche....

BASILE, appuyé sur le fauteuil.

L'autre pendu qui vient à moi...

CESAR, tremblant.

Voilà la peur qui me prend.

BASILE.

Si je pouvais l'éviter....

CESAR.

Ah! ça, il n'est pas plus mort que moi, ce gaillard-là.... Esquivons-nous.

(Ils se rencontrent après s'être fait de mutuelles frayeurs, en renversant quelques meubles qui se trouvaient sur leurs pas; après avoir suivi chacun la moitié de la scène en tétonnant, ils se rencontrent et se heurtent.)

CESAR.

Où vas-tu? misérable pendu?

BASILE, tombant à genoux.

Ah! je suis mort.... mort comme vous, seigneur pendu....
Ayez pitié de moi!

CESAR.

Eh! c'est ce drôle de Basile.

BASILE.

Eh! c'est ce coquin de César.

STEPHANO, en dehors.

Par ici, seigneur podestat, par ici?

CESAR, il saute sur le fauteuil de Basile.

Le podestat?

BASILE, de même.

Et ma clef?

STEPHANO, ouvrant la porte.

Entrez : vous allez tout savoir.

SCÈNE XII.

CESAR, GONZALVI, STEPHANO, BASILE.

(*Plusieurs valets, avec des torches, ils restent à la porte du fond.*)

STEPHANO.
Eh ! bien, où est-il ?

GONZALVI.

Qui ?
STEPHANO.

Un suborneur que j'ai enfermé dans cet atelier ; mais c'est en vain qu'il se cache. (*aux alguasils.*) Messieurs, parcourez tous les cabinets ; et vous, seigneur podestat, considérez ces deux personnages, il y a parmi eux un fripon qui fait le mort.

BASILE, se levant brusquement.

Ce n'est pas moi.

CESAR, de même.

Ni moi.

BASILE, vivement.

Seigneur podestat, je suis un honnête homme.

CESAR.

Seigneur podestat, je suis connu.

BASILE.

Pour un coquin, seigneur podestat.

CESAR.

C'est moi qui ait été envoyé...

BASILE.

C'est moi.

ENSEMBLE, et très-rapidement.

Toi, moi, oui, moi, non, c'est moi.

GONZALVI.

Doucement, doucement, messieurs les morts, ne faites pas tant de bruit, on vous rendra justice à l'un et à l'autre.

CESAR.

Apprenez, seigneur podestat, que ce diôle est le valet d'un jeune fat qui s'est introduit sciant, pour parler d'amour à la fille de Monsieur.

(69)

BASILE.

Sachez, Monsieur, que voilà le valet de Don Salvator, dont les excès sont connus dans tout Florence, et qui certainement ne s'est introduit ici que pour en essayer de nouveaux.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NINETTA, *arrivant par la porte latérale de gauche.*

NINETTA.

Au secours! au secours! on enlève Mademoiselle.

STEPHANO.

Juste ciel!

NINETTA.

Le ravisseur est Salvator; courez tous au jardin.

GONZALVI.

Ne craignez rien. (*à sa troupe.*) Suivez-moi.

(*Ils vont vers la porte.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAURA, SALPETRINO, LEONARDE, LÉON.

(*Un valet portant un portrait.*)

LÉONARDE, *accourant.*

La voilà! la voilà! un jeune homme, un ange l'a sauvée; la voilà.

GONZALVI, *reconnaissant Léon.*

Ciel! mon fils.

LEON, *aux pieds de son père.*

Oui, mon père; vous voyez un fils coupable. (*montrant Laura.*)
Daiguez aussi voir son excuse.

(*César veut se sauver, les valets l'en empêchent.*)

STEPHANO, *avec fureur à Gonzalvi.*

Comment, vous êtes le père de ce Salvator?

LEON.

Non, Monsieur; revenez d'une erreur que j'ai fait naître

malgré moi; ce nom est celui d'un traître qui avait tantôt usurpé le mien; il ne m'a fallu qu'un léger combat pour désarmer Salvator. (*humblement.*) Si ce léger mérite peut affaiblir à vos yeux.....

GONZALVI, avec gravité.

Stéphano, on s'est introduit chez vous par des moyens que l'honneur désavoue; vous m'avez appelez comme magistrat, disposez de cet étourdi.

STEPHANO, prenant l'ordre.

Ma fille doit se trouver encore plus offensée; c'est à Laura à disposer de lui.

LAURA.

Non, mon père, non; cet excès de bonté aurait fait encore hier le bonheur de ma vie, mais aujourd'hui, une lettre de ma tante.....

CESAR, venant tomber à genoux.

Hélas! Mademoiselle, voici le secrétaire.

LEON, courant sur lui.

Comment, misérable!

GONZALVI, retenant son fils.

Je connais cette figure-là...

CESAR.

Oui, seigneur; j'ai eu l'honneur de vous rendre quelques visites.

GONZALVI.

Comment, coquin, tu as l'audace de jouer le rôle d'un pendu?

CESAR.

Que voulez-vous, monseigneur; je m'essayais...

GONZALVI.

Ne t'en avise plus, ou sinon je pourrais bien ..

CESAR.

Je vous remercie; à l'avenir j'attendrai votre permission.
(*aux valets.*) Laissez donc passer... (*Il sort.*)

STEPHANO, le conduisant.

Va dire à Salvator et à tous les mauvais sujets que tu rencontreras, que l'intrigue ne l'emporte pas toujours sur l'innocence. (*à Salpétrino.*) A propos d'innocence... mon ami, est-ce que vous garderez les deux cents ducats?

SALPETRINO.

Ma foi, mon ami; considérant...

STEPHANO.

J'entends, vous les garderez ; mais au moins, je ferai pour mon profit, le portrait du célèbre...

SALPETRINO.

Non, mon ami, vous ne le ferez pas, car le voilà tout fait.

STEPHANO.

Comment ?

SALPETRINO.

C'est encore un cadeau que Salvator a bien voulu faire à la postérité.

STEPHANO, le prenant.

Oh ! bien, je m'en empare ; (*Au public.*) et si l'on ne juge pas notre portrait avec trop de rigueur, j'espère qu'on voudra bien permettre à Stéphano d'en fournir quelques copies.

FIN.